

Ce qu'a fait **LA F.O.E.F.I.**

Mes souvenirs

Ce qui m'a décidé à vous vouloir écrire mes souvenirs c'est la lettre parue dans «Grain de Riz», trimestrielle d'octobre n° 9 de la Foefi dont je me permets d'éditer sous la plume de Mme Arnault Jacqueline, mon ancienne maîtresse :

... "Février 1956... Le thermomètre est descendue à -16°. La Loire est prise d'une rive à l'autre ! A l'Ecole Normale où je suis en dernière année de formation professionnelle, la directrice vient chercher chaque jour des volontaires pour assurer le remplacement des enseignants malades, le contingent de suppléants étant épuisé. Ce jour-là, deux postes à pourvoir : Vouvray, Le Serrain.

Ah ! Le Serrain : classe unique, perdue dans la campagne, elle figure sur la liste noire des postes que tout normalien veut éviter... Vous ne serez donc pas étonnés de savoir que nous avons tiré au sort : eh bien, Le Serrain m'était réservé... et l'Aventure a commencé !

Par un petit matin glacial, je suis arrivée au hameau avec valise et vélo sur le verglas : je vous laisse imaginer la chute ! Dans la cour de l'école, les petits ruraux se mettent en rangs et... je vois soudain arriver une camionnette dont le chauffeur, tout souriant vient me saluer et j'ai l'intense surprise de voir descendre six capuchons bleus dont je découvrais seulement dans la classe, les yeux bridés, les mains gercées... et le silence.

Les points d'interrogation se bousculent dans ma tête : qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Pourquoi sont-ils là ? Peu à peu, j'apprendrai qui ils sont par leur cantinière affectueuse, Mme Denise et par M. Gauguin.

C'est Camille Davant qui sera mon interprète patient pendant trois semaines, mais j'arrivais quand même à échanger quelques mots avec Diton, Divy, Lamard, Augustin, et ? (qu'il me pardonne son nom m'échappe mais non point son visage que je reverrai plus tard... avec les oreillons !)

Pas triste ma première récréation ! Dès la porte ouverte, mes six capuchons disparaissent. Une petite fille me renseigne : «Dans le champs de M. Sevin, ils posent des pièges». «Ah ! bon»... Je vais observer, je ne dis mot. Plus tard, je confisquerai quelques lance-pierres, je parlerai de la nature, je recopierai les paroles de «Ma cabane au Canada» trouvées par hasard dans un cahier du jour et je glisserai la feuille sans commentaire.

Retour à l'Ecole Normale ; je ne peux pas oublier mes six garçons. Je leur écris, je viens les voir au Serrain et enfin «chez eux», à La Source. J'y suis accueillie par M. et Mme Teisserenc, je visite les petits jardins. J'apprends la récente arrivée d'un groupe de petits, j'aperçois une frimousse ronde ; une classe a été demandée à l'académie.

Comme l'a dit l'un d'entre nous en riant, j'ai eu le coup de foudre. En juin, Semblançay figure en tête de ma liste de vœux.

Octobre 1956, ma première classe : M. Teisserenc fait l'appel d'une quarantaine d'enfants qui... Oh panique ! se ressemblent tous. Quand je relis cette liste précieusement conservée, je sais que très vite j'aurai mis un nom sur chaque visage et ils me deviendront très chers.

J'étais venue pour enseigner, pour aimer et c'est vous qui m'avez appris, me rendant an centuple l'affection que je donnais. A l'heure de ma retraite, une foule d'anecdotes drôles

et émouvantes peuple ma mémoire : l'Aventure a été merveilleuse. Plus tard, elle a continué aux côtés de Roger, avec les cigaloux, les marcassins, les grands. A notre mariage, vous étiez tous là : quelle haie d'honneur ! Et puis Dominique naîtra, qui sera un peu la petite sœur, souvent trop gâtée...

Et la vie vous a dispersés, des lettres de temps à autre, des années de silence... Mais un jour d'été, deux yeux bridés dans un visage d'homme, que l'on reconnaît en cherchant au fond de sa mémoire et le cœur bondit de joie : non, vous n'avez pas oublié. Une jeune femme vous accompagne, des enfants et l'on a l'émouvante surprise de s'entendre appeler Mamie et Papie !

Juillet 1987, la Grande émotion des retrouvailles, trente ans ont passé ! La joie de connaître vos familles, de retrouver vos traits dans le visage de vos enfants, de beaux enfants...

Vous faites désormais partie de ma vie."

Jacqueline Arnault-Delaunay

Le problème eurasien ayant pris de l'ampleur avec les évènements dans les provinces du Cambodge amène la présence militaire française très importante. De plus, au même moment la tourmente politico-militaire que subissait l'Indochine qui provoqua soit la disparition du chef de famille dans les ménages eurasiens, d'où le problème de l'entretien et de l'éducation à donner aux enfants, certains ont été admis à s'inscrire dans la foefi.

La FOEFI (Fédération des œuvres d'enfance Française d'Indochine) s'implanta au Cambodge avec la Fondation Charles Gravelle. Je ne comprenais pas encore ce que cela signifiait à l'époque, la reconnaissance se fera bien plus tard, lorsque à l'âge adulte, le mot foefi à une consonance d'amour, d'abnégation, de partage, solidarité, de fidélité, de réussite et d'échec...

De nombreuses unions temporaires se formèrent dont la durée correspondait à celle du séjour du mari militaire. Les descendances étaient relativement nombreuses mais beaucoup furent oubliées par le père.

En effet, la Foefi prenait sa mission pendant toute cette période, recevant les Eurasiens de tout bord, les Eurasiens que leurs confiaient des mères vietnamiennes, cambodgiennes, laotiennes, etc..., tôt ou tard, au fil des années, ces enfants finirent par rejoindre leurs aînés déjà installés dans des foyers de France. Seuls demeurèrent les enfants dont les mères s'étaient momentanément opposées à leur départ.

Je suis né au Cambodge, à Pnom-Penh le 21 septembre 1947 (suivant les papiers du tribunal de Paris, pièce jointe de père inconnu et de mère inconnue).

- Ma grand-mère La Chau (Chinoise, parle le vietnamien et le cambodgien
- ma mère quach mieu Nhi, (souche chinoise, parle le chinois, le vietnamien et le cambodgien, et parle un peu le français)
- Ma tante Quach Mieu Nha., (souche chinoise, parle le chinois, le vietnamien et le cambodgien)
- Mon père (inconnu, grâce à qui, je suis de nationalité française)

L'éducation est du ressort des femmes, de ce fait les femmes sont des appuis forts.

Ma mère vivait maritalement avec son mari (Sergent-Chef Boivin), ne m'ayant pas reconnu, ou ne pouvant pas me reconnaître légitimement.

Les évènements de sa carrière militaire en dit long (sans commentaire).

Je n'en tiens nul rigueur, je ne peux que les remercier.

j'ai une vie à vivre..., à donner..., à partager avec mes enfants, ma femme et la famille,

l'amour avec un grand «A».

Mes premiers pas au côté, plutôt sur le dos de ma mère, obligée de suivre son mari, qui est de nationalité française. Ayant choisi de vivre avec lui les péripéties de la guerre d'Indochine, du nord au sud Vietnam, en passant par le Laos, le Cambodge, la traversée d'une existence mouvementée, me conduisit avec le souvenir qui me reste et dont je m'en aperçois, oh combien important d'essayer de retrouver, un peu avant que la mémoire s'estompe, les quelques images de mon enfance, Pnom-Penh et Saigon.

Agé de 6-7 ans mon enfance avec la famille avec un grand «F», (les enfants, parents, oncle et tante et grand-parents sous le même Toit, avec les principes les plus respectueux de la tradition asiatique) dans les quartiers dont je n'ai gardé que peu de souvenirs, si ce n'est le grand marché, et la visite chez les Chinois lors des affections et les atteintes malades que ceux-ci soignent avec des remèdes à base de plantes, dua cu là, les huiles et les graisses essentielles ainsi que des prières et offrandes à Bouddha, enveloppé par les parfums les plus divers comme l'encens devant la stèle des ancêtres.

Les récits de ma grand-mère La Chau, à propos des combats contre les vietminh (les combattants communistes). les français, voulaient récupérer l'Indochine. Il est vrai que les soldats étaient mieux considérés que les colons, des rustres et des mécréants aux yeux de beaucoup.

Il est vrai aussi que beaucoup se sentaient si bien adoptés par le pays, qu'ils ont appris à aimer l'Indochine jusqu'à en mourir.

Il y a une phrase de M. Delattre de Tassigny qui m'a fortement touché : «Il n'est pas mort pour la France, il est mort pour l'Indochine».

ne pas perdre les colonies qui comprenaient le Laos, Le Cambodge, et le Vietnam, essayant par là même de défendre leur protectorat, par défit politique, de ces récits, je m'en fichais pas mal, c'était l'insouciance.

Nous habitons au bord des ruisseaux dans des maisons sur pilotis près des rizières, ceux des Français étaient en dur ainsi que ceux qui avaient de l'argent.

Nombreuses étaient en tôles et en bois de récupération, on n'avait pas d'argent, ma mère arrivait à en avoir par son mari.

Une enfance heureuse, ma grand-mère s'occupait de la maison, la cuisine et le ménage, tandis que je jouais avec les cerceaux de roue de vélos.

Les beaux jours étaient légions, le soleil et la pluie s'alternaient avec quelques clins d'œil des nuages qui parcouraient le ciel.

Je me rappelais que parfois je péchais les longs de la rivière avec mes copains, sur des traverses en bois qui servaient de ponts pour passer d'une maison à l'autre. Ils servaient aussi de wc, derrière des paravents en nattes tressées. Il fallait être acrobate, le temps de faire ses besoins et pêcher de concert. le rire et les pleurs étaient de chaque jour avec les autres enfants de la cité.

Je n'ai connu que des instants heureux.

Un jour ma grand-mère était occupée à des tâches ménagères, m'avait oublié, alors que je poursuivais mon copain, je suis tombé dans une bassine d'eau bouillante, et patatras, ébouillanté, je fus emmené chez un Chinois qui m'a gardé durant trois voire quatre jours, pour m'enduire de graisse avec une grande plume d'oie, une mixture de sa fabrication, et entonnant par la même occasion des incantations sur des rites ancestraux, avec les bâtons

d'encens, lançant des prières à Bouddha.

A la maison tout le monde était au cent coups, la grand'mère s'en voulait parce que j'avais éclipsé sa surveillance familiale. Ma mère n'était pas là, elle travaillait certainement avec les Français.

Quelques jours plus tard, guéri, je repartais avec les copains reprendre le cours des jeux. Les cerf-volants de fabrication artisanale, montaient plus haut que les toits et les arbres fruitiers à proximité, tels que les manguiers.

Les jours de pluie, lorsque c'était la mousson, on prenait les douches en faisant basculer les gouttières des maisons des Français, qui nous criaient après en nous traitant de Nha Quoué, et nous, nous enfuyons en leur crachant «sale Tai Boat» (farine blanc).

nous n'avons pas besoin à l'époque d'acheter les fruits, les bananes, les mangues, les tamarins, et autres fruits... tout était à porter de mains.

Les jours de pêche, les cannes on en faisait autant que l'on voulait, il n'y avait pas de permis, avec le bambou qui poussait au quatre coin de la campagne, quant à la ligne de simple ficelle, on faisait avec les moyens de bord, c'était la démerde. Le poisson que l'on péchait, maintenant que j'y pense, était celui qui se nourrissait aussi de nos besoins naturels, comme on était dégueulasse.

Lors des expéditions, disons plutôt que je participais à leurs sorties en suivant pas à pas les grands sans perdre les moindres faits et gestes, afin de les rééditer lorsque je serais grand, aussi il m'est arrivé de tenter ma descente dans la rivière quand j'avais pied, il faut dire que je ne savais pas nager, les grands allaient carrément dans la rivière pour essayer d'attraper les poissons chats qui se lotissaient dans les fonds vaseux, ils les attrapaient à la main, en les balançant sur la berge, les écrevisses suivaient le même chemin, la tactique pour les écrevisses, était de se laisser pincer et retirer la main avec eux, les faire récupérer par le copain qui suivait derrière, cela faisait mal mais infailible.

Ce qui était d'une insalubrité lorsque l'on sortait de la rivière, nous étions remplis de sangsues, on les enlevait avec des lames de fer trempées dans le feu pour les plus grosses qui faisaient au moins le pouce d'un adulte, quant aux autres on les enlevait avec un bout de bois qui jonchait la rivière.

Le soir on trempait les mains ainsi que les plaies dans une des mixtures que ma grand'mère avait le secret, transmis par le Chinois de la famille. La vie était simple, et on rigolait bien.

La chasse aux oiseaux se faisait avec des lance-pierres de notre fabrication. On partait à deux ou trois et on revenait souvent tout seul, les autres s'égarèrent dans les rencontres ou encore d'autres jeux.

Des bonbons nous n'en avons pas souvent ; lorsque l'on en avait, c'étaient des bonbons qui se tiraient en longueur que l'on suçait pendant des heures. les chocolats, les Français nous en donnaient, ils étaient bons. Les yeux pétillaient de malices, à demi-fermés, les mains continuaient à se tendre pour en avoir d'autres. Hélas les bonnes choses avaient une fin.

Parfois des marchands de soupes avec les marchands de plats à déguster déambulaient tant bien que mal dans les rues étroites parsemées de cailloux, de la terre séchée par le soleil en motte de glaise, que les enfants se balançaient entre eux. Les marchands étaient furieux, cela gênait leur vente et ils nous grondaient. Ils nous couraient derrière et nous chassaient en

lançant à leur tour des cailloux.

Souvent nous nous bagarrions avec les petits viets (les vrais), insultés à longueur de journée et repoussés, malgré tout on avait des vrais copains qui s'en fichaient complètement. nous sommes reconnus comme Thai-laï, non pas par la couleur de peau, simplement parce que nous n'avons pas le nez aussi aplati que le leur.

Quand ma grand'mère m'appelait, je laissais tout tombé pour un plat de «Phao» et du riz avec du poisson bouilli arrosé de Nuoc mam, et des sauces préparées par ses soins. Les mois passaient aussi vite les uns que les autres, le bonheur de vivre avec ma grand'mère au sein de la famille était divin.

Je commençais à voir moins souvent ma mère, occupée à d'autres tâches.

Le Cambodge je ne le connais pas du tout, Pnom-Penh non plus, ce dont je me souviens c'est la fondation gravelle. Je suis arrivé vers le début de 1954.

J'ai environ 7 ans, au début ma mère me fit comprendre que c'est pour mon bien d'avoir une éducation à la française, apprendre à lire, à compter et plus tard avoir du travail qui serait bien rémunéré. Elle m'emmena de plus en plus souvent à la Fondation où je suis très bien accueilli, et je commençai à me familiariser avec les autres enfants qui sont à l'Institution, au début ce fut comme une demi-pension ; au fil des jours je m'habituais et finissais par être pensionnaire.

Le week-end je revenais chez moi, c'était ma grand-mère qui m'accueillait et me chérissait, ma tante, Quà Mieu Nhà, remplaçait petit à petit ma mère qui sans doute était repartie avec mon père, où les préparatifs de rapatriements se faisaient sentir, elle avait grand espoir que son mari l'emmènerait en France...

.../... J'ouvre la parenthèse.

On sentait qu'il se préparait quelque chose mais personne ne s'en préoccupait, les camions militaires de l'armée française sillonnaient plus souvent dans les rues de Pnom-Penh, des "va-et-vient" incessants de la caserne à l'aéroport, il faut dire que la guerre était finie depuis longtemps, en 1954 avec la chute Dien Bien Phu, je crois... Mais les échauffourées persistaient malgré tout... dans certains lieux de l'Indochine.

Il me semblait aussi qu'il y avait un commencement de passation de pouvoir, des camions américains «GMC» sillonnaient également les rues et les soldats ricains nous offraient souvent des Chewingums et nous lançaient des tablettes de chocolat par dessus les grilles de la fondation. Ils n'étaient guère aimés - déjà. on préférait être avec les Français, ils étaient plus sympas. Il faut dire que la présence française y était depuis longtemps, et pour beaucoup ils avaient tissé des liens affectifs plus marquant. Mais c'est la faute des grands, nous enfants en fichions complètement, ce qui mérite d'être vécu, c'est le temps qui passe avec le bonheur de vivre tout simplement sans histoire ni querelle, mais pour les adultes, l'histoire de pouvoir et d'argent étaient synonyme de conflit.

.../... Je referme la parenthèse.

La Fondation Charles Gravelle, un grand domaine qui appartient à la FOEFI, entouré par du grillage d'une hauteur de 2 mètres environ, avec des bâtiments administratifs, réfectoire, cuisine, dortoir, lingerie, infirmerie, les classes, les douches, toilettes, wc, une grande cour devant le grand escalier central du bâtiment

C'est là que j'ai connu Jean-Baptiste Denais, Jean-Pierre Bauchain, Robinan, Charriéras Gilbert, Robin, André Pierre, Boudiguet, Bruno Berger, Pierre Louis et tant d'autres... Nous

étions les enfants de la Fédé.... embarqués pour une grande aventure sans retour au pays.... mais cela nous ne le savions pas encore. On jouissait d'une enfance heureuse à la Fondation....

Ce dont je me souviens c'est le nom de mon maître, Monsieur Edmond Jasmin. C'est lui que je venais voir pour n'importe quoi. Il restait toujours disponible et connaissait bien ma famille ; d'ailleurs plus tard c'est grâce à lui que j'ai continué à correspondre avec ma grand'mère. Il était le seul traducteur.

L'amour qu'il porte aux enfants, ceux-ci le lui rendaient bien. Une complicité de tous instants, il savait faire la part des choses entre câlins et grondements. Habile dans tout domaine, diplomate et serviable, il est dur mais droit.

Les cours étaient fait en français, nous n'avons pas beaucoup de devoirs, tout se faisait en classe. Les bons élèves sont toujours devant, et dans le fond les cancre et les dormeurs y nichaient, dont j'en faisais parti. Ma grand'mère disait souvent «Tu es vilain, «Sau» de ne pas travailler à l'école». Pour chaque mauvaise note, la corvée est là pour nous rappeler qu'il faut travailler à l'école.

Il faisait toujours beau, entrecoupé par les pluies diluviennes. La température avoisinait les 35 à 40° au temps sec, quand la mousson arrivait, amenant des vents à plus de 120 km, parfois on avait le typhon. Il faisait des ravages dans tout le voisinage, n'épargnant rien sur son passage. On se baignait dans la cour. Les adultes n'aimaient pas trop la mousson, cela perturbait leur activité aussi bien dans les champs qu'à la ville. De vraies inondations jusque parfois 1,50 mètre, l'eau n'en finissait pas de monter à une rapidité folle. C'était affolant de voir les dégâts après la tempête.

Enfin la vie reprend vite ses droits, les asiatiques sont des travailleurs acharnés, tout se remettait en place assez vite, la solidarité, une force peu commune. Personne n'épargne sa peine pour reconstruire l'ensemble des dégâts.

A la fondation, nous avons de quoi manger, dormir, s'instruire, s'habiller, jouer des jeux d'enfants ; nous étions gâtés, les autres, c'est-à-dire les autochtones nous enviaient.

Le réfectoire était bruyant, les serveuses n'en finissaient pas de crier derrière les enfants qui ne mangeaient pas, il faut dire qu'il y en avait de tout âge, de 6 à 12 ans me semble-t-il. Les maîtres passaient entre les tables pour voir si les assiettes étaient vides, ceux qui avaient du mal à finir, restaient jusque la reprise des cours, privés de jeux et de récréation.

Après le repas du midi, la sieste était de rigueur, ceux qui étaient puni, devaient ventiler M. Edmon, auprès de son lit, assis sans pouvoir faire la sieste ; pendant une demi-heure, chacun leur tour. L'autre demi-heure, il le consacrait à un peu de repos. On parlait entre nous durant l'heure de sieste, le silence était de règle. Mais nous ne dormions jamais, on jouait sans faire trop de bruit ; attendant la sonnerie qui annonçait la fin de la sieste obligatoire vers les 15 h 30.

Les cours reprenaient aussitôt.

Vers 17 h 30, la fin de la classe nous permirent de reprendre les jeux.

Sur la droite du bâtiment central, le terrain de football, des parties interminables, il y avait plus de joueurs que n'autorise la règle. Les buts étaient en bois sans filet, l'herbe était dru au début, il fallait vraiment taper dans le ballon. Au fil des jours et des semaines, le terrain de football devenait la terre battue. La limite de jeu en fut l'herbe qui était encore verte, sauf pendant les compétitions entre les classes, la délimitation était fait avec la chau par ceux qui étaient punis pour avoir mal travaillé.

Pendant le match de football, les vrais cambodgiens et les quelque vietnamiens qui habitaient le quartier nous regardaient, ils avaient aussi envie de faire une partie de football, mais derrière le grillage ce n'est guère facile. Ils vociféraient des tas d'insultes et balançaient des cailloux sur les joueurs ainsi que ceux qui se trouvaient sur la touche.

dans ce tumulte, les jeunes bonzes criaient sur ceux qui nous lapidaient, il faut dire que le temple bouddhiste était juste en face de la Fondation, c'était normal qu'ils nous défendaient, ils venaient chercher leur nourriture à la cuisine de la Fédé.

La cloche sonnait le repas vers les 19 h 30, il fallait se mettre en rang, par classe et avoir lavé ses mains, sinon on avait un blâme. Après le repas on reprenait les jeux.

Des jeux à la viêt il y en avait de toutes sortes : aux billes, au zéro zit, au da cao, à cache-cache, aux cartes «le quatet», aux osselets, à la marelle vietnamienne, la balle au trou, au tour de france avec des obstacles comme aux golfs et bien sûr le football.

Vers 21 h, la cloche sonne de nouveau et l'entrée dans les dortoirs se faisait dans un brouhaha indescriptible. Chacun regagne son lit ; moi j'étais dans l'aile gauche du bâtiment, à côté de Jean-baptiste Denais, avec celui-la on ne se quittait pas, les bêtises que l'on pouvait faire ensemble nous permettaient de rire aux éclats, très souvent il fallait que l'on ventile M. Edmond Jasmin, comme punition. Le soir on le ventilait jusqu'à 23 heures parfois ; on piquait du nez et M. Jasmin nous rappelait à l'ordre, «On ne dort pas, continuez !».

Ensuite, il nous permettait de rejoindre notre lit, mais à cette heure de la nuit, on n'avait plus envie de dormir, alors on faisait le tour du dortoir, en plus nous avions tellement peur de dormir ; il faut dire que les superstitions, fortes et nombreuses hantent nos pensées.

Les fantômes, par exemple, étaient légions dans n'importe quel pièce et dans nos rêves. celui qui lèche les fesses de ceux qui vont au wc durant la nuit, celui qui enlève les enfants pendant leur sommeil, celui qui hante notre sommeil par des cris stridents et vous réveille en sursaut, celui qui vous tire les pieds vers la tombe...

Les histoires les plus invraisemblables circulaient sur ces fantômes, d'ailleurs maintenant adulte, ils nous arrivent d'y repenser avec sourire, de ces aventures enfantines si merveilleuses.

Nous attrapons les chats pour jouer avec eux dans le lit, de temps en temps les cris stridents des «Cac Quer», des lézards de la taille d'un rat, couverte d'écaille, nichant dans les trous des plafonds nous faisaient souvent peur. Avec les torches on essayait de les repérer et de les descendre avec nos lance-pierres, cela réveillait certains qui vociféraient des insultes, alors on courait aussi vite que l'on pouvait pour faire semblant de dormir.

Ils nous arrivaient lorsque nous n'avions plus de billes de faire les trous des wc à la turc, il arrivait souvent que les enfants en perdaient en faisant leur besoin, nous n'avions que des shorts avec des poches trouées ; en plongeant nos mains dans les trous ayant pris soin de tirer la chasse-d'eau, parfois plein de caca mais avec des billes...

On se lavait les mains avec du savon de marseille... ainsi que les billes et puis on se massait les mains avec du «dua cu là» pour masquer l'odeur.... Au petit matin on revendait nos billes ou bien on échangeait avec d'autres affaires.

Nous étions souvent punis avec Jean-Baptiste, les genoux sur les règles, les mains sur la tête pendant des minutes durant l'heure de sieste pour nous rappeler que nous ne devons pas faire de conneries pendant les nuits en dérangeant le sommeil des camarades au dortoir. Sans compter que l'on se prenait des volées par les plus grands.

Le dimanche nous allons à la messe à la cathédrale de Pnom-Penh, en rang comme des enfants bien élevés, en chemin, on s'insultait avec les vrais viets et les vrais cambodgiens des quartiers traversés.

Nous avons été baptisé par la force des choses et avons tous le même parrain, sans notre avis, les fils de Français doivent être chrétiens disait M. Jasmin. (Acte de Baptême du 4 mai 1950).

Je me rappelle un jour, lors de l'office, un enfant avait pris une hostie et l'avait recraché ; il voulait connaître le goût de l'hostie, quel erreur. un paroissien l'a bastonné, pour l'avoir recraché devant l'autel, un scandale, depuis nous n'allons plus à l'église, ou encore de temps en temps, mais sous la surveillance accrue du personnel de la Fondation.

Il me semble que quelque temps avant notre départ, nous y avons vu un film marrant, c'était pour nous donner l'eau à la bouche... Avec un grand drap blanc déployé sur un grand mât, tout le monde applaudissait, les enfants du quartier essayaient de monter sur les grilles de la Fondation d'afin d'y assister sans bourse déliée. C'était merveilleux d'entendre rire les enfants.

Quelques mois plus tard, on apprenait que l'on devait aller à Saïgon rejoindre d'autres enfants de Cochinchine à Cholon, j'ai demandé à ma tante et à ma grand'mère pourquoi il ne voulait plus de moi à la maison. Des paroles réconfortantes ressassées, «tu verras, tu seras bien en France, et tu reviendras bientôt, nous ne te laissons pas, tu reviendras avec beaucoup d'instruction et un métier pour aider la famille». «Il faut que tu apprennes bien en France, et là-bas tu auras toujours de quoi manger» et puis «la France c'est un beau pays, il fait bon vivre, et beaucoup de pommes, des pommes plus grosses que les mangues et du chocolat», il faut dire qu'à l'époque on n'avait pas beaucoup de pommes, et lorsqu'on nous en donnaient, un régal pour les papilles... Envieux de ces choses, nous oublions vite, et acceptions de partir.

L'obsession des parents celui de voir leur fils sauver de la misère et de la guerre dans un pays meurtri par des conflits incessants. Car ils savaient que la guerre n'était pas encore à son terme et qu'elle continuerait encore et encore...

Le jour du départ était proche, cela on le sentait, nos parents venaient nous voir plus souvent pour ceux qui avaient encore le bonheur d'en avoir, car d'autres restaient tristes dans leur coin, tout seul.

Le jour «J» les cars militaires venaient nous chercher, les cris et les pleurs résonnaient dans la cité ; encore aujourd'hui les images me font mal. Certains ne voulaient plus monter dans le car, d'autres se sauvaient, rattrapés et mis au fond du bus, les militaires et les personnes de la fondation calmaient comme ils pouvaient les plus petits, l'encadrement était débordé.

Certains parents ne voulaient plus que leurs enfants partent, ils voulaient revenir sur leur accord. Il fallait faire vite. Les cars remplis partaient aussitôt en klaxonnant. Il paraît qu'il fallait au moins une heure avant que tous les cars partent vers la destination inscrite sur la feuille de route, Cholon.

Saïgon nous attendait. Dans nos bagages, il n'y avait pas grand chose, un tee-shirt, une vieille paire de tennis bleue la plupart du temps, de marque «Aigle» ou «Hutchinson», ou encore des «gour» en bois (c'étaient des savates en bois).

On était, paraît-il, deux cents ou plus.

Les autres enfants partiront eux aussi, mais pas aujourd'hui.

Le voyage fort long, beaucoup pleuraient, d'autres plus forts, reconfortaient les plus malheureux, en disant, «cela ne fait rien, on va rester ensemble, tout le temps».

Le temps fini par nous enfermer dans notre sommeil. La fatigue nous envahit, les paupières se ferment, la nuit nous enveloppe.

La route souvent en ornière faisait cahoter les cars, qui se sont enfin retrouvés et roulent les uns derrière les autres vers notre «inconnu». Durant les arrêts, la vigilance était strict, l'encadrement ne pouvait et ne voulait pas laisser certains descendre de peur qu'ils fuguent, et restait avec eux le temps des besoins élémentaires. Les repas se prenaient dans le car, on avait autant de chocolat que l'on voulait, cela calmait de loin tous les esprits malveillants.

Le convoi sillonnait sous une chaleur torride, il fallait beaucoup boire, on découvre de nouveaux paysages.

Ce n'était plus la ville, ni les campagnes cambodgiennes, mais les champs du vietnam, se profile tout le long du trajet des forêts, des vallons, et des rizières.

Lorsque l'on traversait des villages, il grouillait des tas de gens, la plupart du temps avec des fardeaux sur les épaules, d'autres avec des vélos remplis à ras bord de marchandises qui sillonnaient tant bien que mal sur la route défoncée. Des marchands de soupes et de ventes de toute sorte.

Les gens nous saluaient en levant leur bras. Il semblait que les plaies de la guerre se refermaient, car la population n'en tenait pas rigueur au camion français qui traversait leur territoire.

Saïgon, la ville mythique pour beaucoup, on entendait parler souvent lorsque l'on était à Charles Gravelle. Direction Cholon, le quartier de rendez-vous, un grand collège, où est rassemblé plus de 1500 enfants de tout bord, pour beaucoup des Eurasiens, du laos, du Cambodge.

Les vietnamiens retrouvaient leurs compatriotes, les autres comme nous, le mal du pays commençait à se faire sentir. Nous réclamons nos parents, dans d'interminables pleurs et reniflements.

Nous sommes pris en charge par des éducateurs militaires et civils. Les grands avec les grands, les petits avec les petits, quant aux tout petits, ils étaient pris en charge par les nurses françaises dans des pavillons réservés à leur intention.

Les dortoirs étaient gigantesques, des lits rangés comme champs de maïs, en lignes les uns derrière les autres, on n'avait pas à choisir son lit, des copains sympas ou non, j'étais avec Denais, Robinan, Charriéras, Boudiguet, Pierre Louis, Bruno Berger et André-Pierre.

Jean-Pierre était restait au foyer à Charles Gravelle à Pnom-Penh, on se disait comme il avait de la chance.

Cela n'était pas du tout le paradis, c'était les grands qui faisaient la loi. Au bout de quelques jours, les clans se formaient, il fallait être dans une bonne équipe.

La galère dans ce bahut, on pleurait pratiquement tous les jours. Des corvées, des baffles, des bleus faits par la ceinture d'un grand, lorsque l'on n'obéissait pas assez vite.

Après quelques semaines, on a vite compris, on sortait du rang et on se faisait tout petit. on n'était avec aucun groupe et on nous laissait tranquille ; généralement les bagarres se faisaient entre clans.

Nous, on les regardait ; ils se battaient à coups de couteau parfois.

L'infirmierie souvent était remplie de patients, à recoudre.

Les surveillants, c'étaient des vaches. Les éducateurs français n'avaient pas la loi avec les grands. Il fallait simplement s'y plier, si on ne voulait pas dérouiller.

Ce qui était bien, si un grand se battait avec un petit, le petit avait le droit de choisir le copain pour se battre avec lui contre le plus fort ou le plus grand, sans couteau. Un rond se formait les hurlements se fondent dans les combats au corps à corps, à coups de poings, de pieds, de morsures de dents.

Après la bagarre, il partait à l'infirmierie, et le lendemain, tout rentrait dans l'ordre. ils ne se fréquentaient plus pendant quelques jours, le temps ayant calmé les esprits, les bagarreurs, devenaient ensuite de bons copains.

La vie était rythmée par les joies et les pleurs. Les retrouvailles se faisaient au fil des semaines, le bahut est immense.

Les enfants et les adolescents, nous étions mille peut-être plus, avec des yeux d'enfants, cela faisait beaucoup....

C'est la même impression que lorsque l'on mange un cornet de glace, c'est tout petit, et pourtant elle nous paraît énorme. Tellement qu'elle est bonne... Les compteurs dans les yeux nous ne pouvons comptabiliser tout le monde.

Alors seul, les copains proches devenaient une importance capital, et c'est avec ceux-la que les jours de joies se passent, les galères aussi.

Les grands pouvaient sortir certains jours pour aller au marché de Cholon, les autres restaient derrière la grille et hurlaient, quand ils se retiraient, les marques des barreaux semblaient collés à leur visage, maintenant que j'y repense j'en rigole...

Il y avaient souvent des vols et des violences corporelles. Cela ne se disait pas... Le silence !

Mais la terreur des grands ne nous faisait pas oublier qu'il y avait des jeux de toute sorte, comme au Cambodge, dans l'ensemble, il avait des moments de joies intenses, malgré tout.

C'est là que j'ai connu les Moreau dont je connais plus Joseph que l'on surnomme Jimmy, les frères Thomas, Deslile René, Placid, Talba, Weber, Marcel Quid devenant par la suite Jean-Claude Marcel, Louison, Gérôme, Médrano, Jérôme Gireau, Raymond David, les frères Gabou Edouard et Jean-Pierre, Arreguy, Bachman, Balard, Farnot, Pierre Fragola, Robert Furnon, Pierre Gorget, Paul Lam, Lestruhaut, Loaique Maurice, Jean Luthy, Roland David, René Sanchez, Pierre Beryl, Henri Dinan, Nicolas Truong, Victor Truong, que j'ai revu un jour à Dieppe, au Foyer Léo Lagrange dans la côte de Gambetta, René Fairn, Laurent Deynard, François Ferrandi, Guy Levan, Patrick Nicoli, Joseph Roman dont on a acheté un disque à lui, lors du rassemblement à Vouvray qui s'est passé à Vernon, Pierre Haddat, Lucien Tilley, Roland Remond, Jean-Louis Renault, Billt Guillery, Félix Taichu que j'ai revu durant 2 ans, en 68, chez Bernard Vignot à Rouen, Jean-Jacques Barieux, Charles Leca, Camille Davant, Francisque Lyperre, René Sanchez, Ubach, Jacques Phuay, Jean Robinan, Salvi, Jean-Paul Larue, Michel Kieffer, Paul Garnier, Paul Guernier, Les frères Marcellin, Jean Nollet, Pallas Jean-Louis, Yvon Bernard, Pierre Palazzi, et tant d'autres, que les noms ne me reviennent pas en mémoire, etc....

Plus tard j'ai vraiment eu le bonheur d'avoir été parrainé par Placid, un noir, beau gosse et chef de bande, sans que je ne fasse rien du tout sauf celui de me faire prendre une

branlée, par deux «nha Quoué», et de pleurer à chaudes larmes ; cela pour un lance-pierre. C'était important d'avoir un lance-pierre à l'époque, tout le monde en avait.

Du bahut de Cholon, j'en n'avais pas trop de souvenirs, si ce n'est la galère avec les moments de joies et de bonheurs qui s'alternaient.

Un mois plus tard, tout le monde avait sur les lèvres, on va partir pour la France. Beaucoup redoutait le départ, qu'est-ce que l'on va trouver. les plus grands avaient une espérance plus accrue pour un avenir meilleur ; comme on était des fils de Français, tout le monde pensait que plus tard, l'on aurait tous une place au soleil....

.../... Le départ !

La même scène se repasse dans ma tête, je revois encore le départ de Charles Gravelle... quel tristesse... le plus souvent on ne voulait pas lâcher les mains de celui avec qui on s'est familiarisé, petit à petit devenait un frère. Je restais avec Denais, André-Pierre, Charriéras, Robin et Robinan. Dans les valises il n'y avait rien dedans, plutôt un baluchon, avec un ou deux pulls en plus parce qu'en France il fait froid..

L'embarquement à Saïgon était long, il a fallu d'abord que les passagers français passent d'abord, nous on monte vers la fin, en traînant les pieds, les mains s'essuyant les yeux... on nous bousculait pour monter plus vite. Direction le troisième étage mais du rez-de-chaussée.

On était entassé deux par deux, l'un en-dessous de l'autre, mais c'était des lits et non des hamacs, comme on voyait sur les images des livres. Il y en avait souvent qui tombait des couchettes supérieures... heureusement sans gravité apparente.

On pensait que l'on serait bien, et tout le monde a vu, une piscine et un plongeur !...

Durant la traversée, nous étions consignés dans les cales, sans pouvoir monter sur la passerelle, et voir la mer... les grands nous interdisaient toute sortie. Les jeux de carte et des osselets se faisaient en de multitudes journées et soirées.

on se prenait des coups de ceinture en embrassant les poteaux du bateau dans les cales, lorsque l'on se faisait prendre sur le pont, ou bien dans la piscine...

Les blessures on se soignait avec du Dau Cu Là comme d'habitude. Le soir il y avait des séances de cinéma, de temps en temps on nous permettait de regarder les films comiques.

Les repas, nous les prenions le plus souvent dans la cale. Parce que la haut, on se tapait la plupart du temps avec les petits Français et leurs parents portaient plainte auprès des éducateurs, et bien sûr la suite, est sans commentaire.

De temps en temps nous avions droit à un vrai repas avec des vrais couverts que l'on piquait... Le salon et la salle à manger étaient immenses et jolis à regarder, il y avait des rampes en cuivre partout... Que cela était beau... Mais ça ne dure pas !

Nous étions souvent malade, le mal de mer, beaucoup vomissait sur le lit, l'odeur dans la cale devenait insupportable, sans compter que certains pissaient encore au lit... Toutes les odeurs y étaient... l'odeur du vomi était la plus forte. Le Dua Cu Là était notre déodorant !...

Lors des escales comme à Colombo, djibouti... on regardait en passant la tête à travers les hublots et faisait les échanges avec les marins des petits bateaux qui accostaient le long de la coque du navire, ils montaient sur leur grand mât pour nous atteindre, les échanges se faisaient souvent à notre détriment, lorsque l'on échangeait les marchandises, ils prenaient les nôtres et redescendaient aussitôt, on s'insultait à tout va. Parfois nous finissions par avoir un éléphant en ébène avec les moins voleurs.

Il est aussi vrai que la plupart des vendeurs étaient corrects sinon vous pensez bien que aucun des passagers ne feraient plus d'échanges de cette manière. Il y en avait de toutes les tailles, et de toutes les couleurs, les embarcations de vendeurs se bousculaient, tanguaient dans tous les sens avec les remous des vagues, pour échanger ou vendre les souvenirs...

Dans la dernière semaine de traversée, nous avions le droit de monter sur le pont et aller où bon nous semble, on respirait sainement, on regardait parfois les gros poissons qui bondissaient hors de l'eau. la vie reprenait et les rancœurs contre les grands et les surveillants s'estompaient. Mais c'était tout de même des peaux de vache.

La plupart du temps nous étions dans la piscine et monopolisions les plongeurs, je ne savais pas trop nager comme la plupart de mes camarades, mais barboter dans l'eau salée devenait un plaisir hilarant...

Un mois plus tard, les côtes françaises étaient en vu, nous avions droit à une réunion pour nous dire qu'il fallait qu'on soit discipliné, et poli, et surtout suivre les instructions de débarquement...

La France, la France, tout le monde criait... il commençait à faire très froid pour nous qui sommes en petite tenue, mais cela ne fait rien, nous n'y pensions pas sur le moment. Les Français nous apprirent que c'est Marseille.

Repris en chœur, nous crions Marseille... Marseille... On est en France... Vive la France... pour certains ; pour d'autres le cœur est resté au pays...

Après un mois de traversé : l'Océan Indien, la mer rouge, le canal de Suez, la Méditerranée, nous avons mis pied à terre... en France, Marseille. Nous sommes restés environ quelques heures ; le temps des préparatifs de placement entre les groupes pour monter dans les cars pour rejoindre Paris...

Les séparations recommençaient,... on criait, s'accrochait pour ne pas être séparés... cela restait vaine... Les yeux souvent remplis d'eau. Le bruit des moteurs grondent... Le départ. Les secondes devenaient des heures, et les heures une éternité...

On pleurait et reniflait nos rancœurs... La France de merde qu'on disait entre nous... Tirillés, on finit par vouer une haine contre les grands, les éducateurs et la France...

A Paris on nous habilla chaudement avec des manteaux digne du film «la guerre des boutons»... Nos valises sous les bras, la répartition des enfants pour différents foyers de la FOEFI. Les chauffeurs de car pour différentes régions de France faisaient vrombir les moteurs. Les chauffeurs attendaient les ordres...

Des foyers ils y en avaient : Semblançay, Vouvray, Reuilly, Sablon, les plus connus dans mes souvenirs.... et pourtant il paraît qu'ils y en avaient une dizaine. Chaque foyer devait recueillir quelques deux cents enfants Eurasiens.

.../..

Au fait, on ne parle jamais des filles. Elles avaient les mêmes angoisses et joies ; subissaient autant, mais ailleurs. Ils existaient également des foyers pour filles, de cela je ne saurai que vers les années 1991, avec la reconstitution de la Foefi. C'était émouvant de voir les uns et les autres à nouveau réunis pour un même combat celui de la dignité, la solidarité, l'amour.

.../..

Je suis parti pour le foyer de Semblançay en touraine. Semblançay au Château de la Source était à une quinzaine de kilomètres de Tours chef-lieu de la Touraine ainsi que le

foyer de Vouvray qui se trouvait à une douzaine de Tours, dont une trentaine de Semblançay. Alors on se disait que l'on était pas loin les uns des autres...

Qu'est-ce que l'on a fait au bon dieu... disait-on !

Les heures passant, les pleurs s'estompaient avec le sommeil. Emmitouflés dans nos habits, comme couverture, nos manteaux nous tenaient chauds. Il y eut plus d'un arrêt... Le silence était de mise, comme personne ne connaissait la région...

La Touraine était en vu, lorsque nous voyons les vergers, on demandait au chauffeur ce qu'étaient ces fruits sur les arbres, il nous répondit que «c'étaient des pommes», nos visages rayonnaient, "des bommes, des bommes" qu'on lançait à tue-tête.

Novembre 1954...

Que de souffrance par séparation

Que l'on nous rende l'affection...

Que l'on nous rende l'amour maternelle...

et la vie serait belle.

Une deuxième enfance venait d'apparaître !

L'affection, la fraternisation, l'éducation, les joies, les peines, la compréhension, le dévouement, les réussites, les échecs... la vie continue simplement avec ses rebondissements... (J'avais huit ans à mon arrivée en France)...

Le château de la source nous attendait ; le personnel et la direction.

A la cuisine : Mme Dupuis, Mme Denise, Mme Gauguin ainsi que d'autres aides de cuisine dont je n'ai pas de souvenirs, parce que remplaçantes.

Le chauffeur de la maison : M. Gauguin

Le jardinier de la Source : M. Gau, c'était son surnom.

A la lingerie : Mme Mollet, Mme Jeanne, ainsi que d'autres dont je n'ai pas de souvenirs...

Les éducateurs dont aucun souvenir me permet de mettre un nom, ils changeaient très souvent au début.

Ensuite les plus résistants étaient : M. Marc Libert, M. Martin (il était missionnaire), M. Arnault Roger ; M. Guêpe, M. Payer (investi des voix du seigneur, il se préparait à la vie religieuse), Mme Arnault (Mlle Delaunay, ancienne maîtresse), puis après M. Bernard Vignot (arrivé en 1960, avec ses états d'âmes sacerdotales) avec celui-là des liens d'amitiés qui à l'heure d'aujourd'hui est intact, comme faisant partie de ma famille.

Enfin le Directeur et sa femme devenant Parrain et Marraine à vie...

Arrivé en novembre ou décembre 1955, l'aventure commence.

Les grilles de «La Source» immenses en fer forgé, de couleur vert-bouteille, s'ouvraient pour laisser entrer les cars, qui sillonnaient la petite allée, sur la gauche de la descente, un cèdre centenaire, tout bleu, traînait les pieds sur la pelouse, devant les appartements du jardinier, attenant à M. Gau, celui du directeur du centre, un beau bâtiment avec des balcons en bois, on dirait un chalet, prolongé par un mur qui courait comme une forteresse du moyen-âge, une voûte romane, entrebâillée dans le mur d'enceinte, enfin devant le majestueux château les cars se sont arrêtés...

Un silence pesant, le personnel, le directeur nous attendaient, les bras au ciel, en bénédiction de je ne sais quoi, ils étaient aussi émus que nous... Tout le monde nous saluait,

des paroles réconfortantes, «comme ils sont mignons, ils doivent avoir froid avec les jambes à l'air». «Regarde il est tout petit celui-là, et l'autre comment il est enculotté». Il faut dire que nous avions des culottes, un grand manteau, un béret, un grand cache-nez de couleur kaki, comme les affaires de l'armée française...

«Vous avez fait bon voyage, cela s'est bien passé, pas trop d'ennuis sur la route», toutes les questions fusent... «enfin maintenant vous êtes là, c'est le principal.. Nous allons les choyer ces petits»... Il faisait très froid...

On nous faisait rentrer dans le couloir du château, mettre nos vêtements au portemanteau. Personne ne bougeait, on était là avec les gros yeux, écarquillant autant que peuvent nos pupilles. On contemplait les grandes pièces et ce plafond si haut, nous étions comme des nains dans cette pièce.

On nous fit asseoir autour des tables pour un petit déjeuner réconfortant. Au bout de quelques minutes, les langues se délient, le tohu-bohu reprenait, le personnel et le directeur poussaient un ouf de soulagement... cela signifiait que cela se passerait bien pour plus tard...

Du café au lait et surtout du lait nous était servi, bien chaud, avec du pain et du beurre, ou de la confiture !... les plus petits étaient pris en charge par les femmes de service pour les aider à déguster ces bonnes choses en les réconfortant et disant des mots gentils, afin de ne pas les effaroucher davantage...

Le cœur battait fort, la gorge nouée, les mains peu rassurantes... Le temps semblait suspendu... que d'émotions dans ces regards qui se croisent... Cela durait une éternité...

La première rencontre on dirait que l'on sortait d'un conte fantastique, c'était émouvant...

Il nous touchait le visage, caressait nos mains glacées, comme pour voir si nous étions réels ou imaginaires... Certains retirés violemment les menottes en signe de désappointement, d'autres au contraire prenaient la main des femmes de service en demandant, «pipi», ou «caca».

D'autres reniflaient, les larmes dégoulaient le long du visage, «bou... bou..., snif..., je veux ma maman...», et ne lâchant pas les mains du camarade d'à côté.

Des scènes émouvantes, de joie, de pleurs..., des moments interminables... Le ventre plein on se bousculait ou se rapprochait les uns des autres comme pour ne pas que l'on nous disperse à nouveau. Un troupeau apeuré, qui se regroupe pour n'en former qu'un.

Le tout entremêlé, de français, de vietnamiens et pour certains de laotiens, on ne comprenait pas, des gestes accompagnés, les paroles d'un côté comme de l'autre. On commençait à se lier connaissance... toute une histoire...

Au bout d'une heure voir trois, le Directeur prit la parole, vous êtes maintenant chez vous, nous allons vous chérir comme nos enfants ; n'ayez aucune crainte, nous allons vous montrer vos chambres, et faire visiter les lieux, votre nouvelle vie commence ici.

Nous étions appelés les uns après les autres, certains ne connaissant pas leur nom, il fallut aller les chercher dans le groupe, et n'étaient pas content parce que ce n'était pas leur nom d'origine, nous ne savions pas pourquoi, mais cela ne fait rien, nous le saurons un jour, on nous expliquera...

Ils y avaient des catégories par tranche d'âge : les petits, moyens et les grands. Les noms qui me restent en mémoire sont : les frères thomas, Placid, Chapuis (devant changer de nom pour être celui de Marcel Quid), Weber, Moreau, Deslile René, Georges Deslile, Louison,

Boudiguet, Denis, Robinan, André-Pierre, Pierre Louis, Lefevre, Labatut, Bauchain, Cherer, Benhamou, Bassac, Talba, Casay, Desperier, Laurel, Fontaine, Bruno Berger, Robin, Salvie, Albufera, Nanda, Savinarama, Fretay, Chapuis, Charriéras, Zoumanigui, Rodière, .Mac Meo, Coteau, Roger raymond, Weber, Ersnt, Luthy, .les N'guyen, Ferrandi, .. moi-même Boivin (devenant Boidevin puis Boidevain quelques années plus tard) et tant d'autres...

Le groupe atteignant le quota d'une chambre, on nous conduisit...

Les chambres étaient numérotées. J'avais la chambre n° 11, avec Denais, Boudiguet, cela me suffisait... , nous étions tous dans le même couloir, au 1er étage.

Il y avait 2 étages, le dernier était réservé aux grands.

Chaque chambre avait environ 7 à 8 lits. Après s'être installé, nous descendions pour aller voir les extérieurs.

C'était intéressant ; la ruée vers les pommiers dans les hauteurs du château ne se faisait pas attendre, on courait partout, avec les pommes sous le manteau on remontait dans nos chambres pour les cacher sous les matelas.

Les éducateurs nous engueulaient déjà, le Directeur nous faisait des remontrances, et disait que nous avons de quoi manger, et qu'il n'était pas possible de gérer cette situation. Alors beaucoup disait que nous ne sommes pour rien et que c'était la faute des grands qui nous avaient donné l'exemple. On ne comprenait rien de ce qu'il disait, mais l'intonation de la voix, suffisait pour dire qu'il n'était pas content...

.../...

Au début, les villageois étaient vraiment heureux de nous voir.

Les femmes de service nous décrivant comme de gentils garçons polis et bien élevés, ne parlant pas le français... Alors les villageois se rendaient au foyer, ils nous regardaient derrière les grilles, c'était la première fois qu'ils voyaient des Chinois... Dans le village il n'y avait que pour nous... Vous vous en rendez compte, des Chinois chez nous, en France!... Une curiosité durant quelques jours... voir plusieurs mois.

.../...

Le déjeuner, puis le dîner arrivait assez vite.

Comme nous étions éreintés par le voyage, le sommeil était profond.

Au matin, après la toilette, le petit-déjeuner, fort copieux avec de la confiture. On apprenait à dire bonjour... Madame, Monsieur. Après il fallait tous aller à la douche, et se faire rhabiller à la lingerie, où Mme Mollet et Mme Jeanne nous attendaient, nous avons plus de valise, les vêtements se changeraient tous les samedis, en passant nu à la lingerie, on nous remettait des habits à notre taille. Il n'était pas tout neuf, mais on s'en foutait.

Les tenues vestimentaires étaient de second ordre, pourvu que l'on aille chaud, et que l'on soit bien couvert, il faut dire qu'il faisait très froid. Une petite culotte, une chemise, un gros pull, des gants en laine, un gros manteau avec une capuche, avec des chaussettes sortant des brodequins. Nous étions tous habillés pareils.

Nous avons eu droit à une réunion pour signaler quelle éducation qu'il fallait avoir : être poli, ne pas faire de bêtises, ne pas voler, ne pas détériorer, de ne pas aller dans les hauts du château, de ne pas aller dans les porcheries pour déranger les animaux, ne pas casser les arbres, ne pas aller dans le réfectoire en dehors des repas... se laver correctement, rester propre, se laver les mains avant de manger... de ne pas se battre... enfin toutes les interdictions. les autorisations se suivaient : le droit de jouer dans le parc, sans dépasser les

limites du parc, ni de la propriété. L'école on en parlera un peu plus tard.

Dans la semaine qui suivait nous avons droit à des visites systématique, devant les médecins venus en nombre, ainsi que des coiffeurs, tout le monde était rasé à «zéro», on nous saupoudrait de talc contre la gale et les maladies de peaux.

Tous les jours nous avions droit à une cuillère d'huile de foie de morue, c'était dégueulasse, mais passage obligatoire, pour renforcer le corps contre le rachitisme. Cette mixture nous en avons eu droit pendant au moins six mois, et pour certains un peu plus longtemps...

La cour était de bon augure, on visite tout, la profondeur du parc, les grottes, les rivières. La propriété était visitée de tout côté dans le moindre recoin. «La Source» était entourée par une muraille de pierres, comme un château fort, de fait c'était un château qui était relié à l'autre château par un souterrain rebouché, en face du nôtre, mais complètement délabré... la végétation en a fait sienne comme demeure éternelle.. Nous l'appelons souvent le vieux château...

Cela est une autre histoire...

Après quelques semaines, voire les mois, on a pu vraiment mesurer la grandeur de la propriété de la Source. Un parc gigantesque de 350 à 400 mètres de profondeur, avec de l'herbe de la hauteur parfois d'un enfant de 6 ans, le terrain était rarement fauché ; la largeur dans le vallon était d'environ 250 à 300 mètres, au fond du parc, une grande voûte qui débouchait sur un vaste domaine avec des taillis, des roseaux, et la rivière sur la droite qui coulait paisiblement. Sur la gauche, il y avait des grottes ainsi que de l'autre côté de la rivière, qui servait de champignonnière exploitée par les paysans du village. Ils récoltaient les champignons de Paris et parfois entreposés leurs matériels.

C'est un coin merveilleux pour la chasse aux oiseaux, ainsi que nos ballades, expéditions, installations de pièges, etc... ; au-delà de cette limite, il y avait des bois, des étangs, des roseaux.... et le grand moulin de Semblançay, là il fabriquait de la farine à l'ancienne..., mais ne savons pas s'il fonctionnait encore... Pour nous c'était immense.

Dans le fond de ce parc, les jeux les plus fréquents, je crois que c'étaient des bagarres de lance-pierres, nous avons de quoi s'éclater, des caches qui nous convenaient vraiment. Les cailloux volaient de tous les côtés, du sang, il y en avait de coulé. Mais personne ne s'en plaignait. Cela ne m'étonne pas d'avoir tant de cicatrices sur la tête...

Sans compter qu'à la fin on se plantait en jouant avec les flèches dont la pointe étaient souvent muni de clous ou des lames de couteau cassé ; cela n'a pas duré longtemps, c'était trop dangereux, il y eut beaucoup de gens qui allaient à l'infirmerie... Nous avons arrêté assez vite... pour ne pas éveiller les soupçons sur nos façons de jouer à la guerre...

Sur les hauteurs, il y avait le jardin de M. Gau. Avec les mêmes proportions, dans le fond du jardin il y avait une grille toujours fermée par la rouille, près de la grille, il y avait deux noyers gigantesques. La propriété était entourée d'un mur d'enceinte en pierre. Au milieu du jardin , il avait une verrière comme les maraîchers. De chaque côté, dans la longueur, des arbres fruitiers, d'un côté les poiriers et les noisetiers, de l'autre deux rangées de pommiers. Du côté des pommiers, un mur abrupte qui redonnait sur une allée bordée de grands tilleuls avec des branches qui arrivaient à lécher presque le sol.

Deux rivières, l'une dans le fonds du parc du côté de la longueur, avec une certaine profondeur, l'autre qui coupait le parc également dans sa longueur, longeant le terrain de football, avec une profondeur de 1,20 mètre, lorsque celui-ci était dragué.

Un pont délabré dans le milieu du parc, prolongé d'une allée en pierraille, lequel sera restauré plus tard pour éviter tout accident.

Un autre pont en pierre, restauré avant notre venue, nous permettait de rejoindre l'autre partie du parc.

Des grands arbres bordaient les rivières, sauf celui du fond, d'un côté des arbres et des taillis, à l'autre berge un grand mur de plus de 12 mètres de hauteur en faisait office de délimitation de la propriété.

Dans le fond du deuxième parc, on nous permettait de faire de l'élevage de poulets, de lapins, de cobayes, des pigeons... la plupart du temps volés aux paysans du coin...

Nos premiers poulaillers, chacun faisait avec du matériel de récupération, les grillages, le foyer nous le fournissait, les cabanes des lapins et des poules ainsi que les coqs, étaient aussi de récupération. Pour savoir si une poule allait pondre, nous lui mettions le doigt dans le "trou du cul", si on sentait la coquille d'œuf, nous l'enfermons dans la cage jusqu'à ce qu'elle ponde... au cri de pouec pouec pouec codac.. on la délivrait de son cachot.

On montait les grands arbres également dans les forêts avoisinantes pour attraper les petits corbeaux ainsi que les oiseaux de toutes sortes, les pies, les buses, pour essayer de les apprivoiser... on y réussissait quelquefois. D'ailleurs une pie tellement bien apprivoisée, restait souvent avec nous durant les jeux, elle a fini par être tuée par nos lance-pierre parce qu'elle nous piquait les billes lorsque nous jouions. Pauvre bête...

Juste après le pont de pierre quelques sapins d'une hauteur de 20 à 25 mètres, se dressaient en quinconce, nos premiers jardins, les parcelles étaient numérotées. Ils y avaient des formes très bizarres, selon la nature du terrain, il faut dire que nous n'étions pas disciplinés...

En passant sous une grande voûte sur la droite du château, on pouvait admirer la grande allée de tilleuls très certainement centenaires, vu les troncs de plus d'1 mètre de diamètre pour certains. Cette allée descendante, nous permettait de relier avec le fond du parc, arrivée sur des grottes calcaires, de formes hétéroclites. L'allée de tilleuls était retenue par une muraille de pierres d'une hauteur de 3 à 4 mètres au départ pour atteindre une hauteur de 50 centimètres à la fin.

Le tintement des cloches qui sonnaient l'heure des repas nous le percevions à peine du fond du parc.

Les jeux de marelles vietnamiens et de «chiam», la balle au trou, ainsi que les jeux de billes et poursuites se faisait souvent devant le château, les jeux de «zéro zit» derrière la grande bâtisse, les trous étaient généralement faits pour y demeurer.

Les jeux de ballons se faisaient en dessous du château, après une grande descente à pic, mais pour les petits, un chemin sur le côté était tracé par les roues du tracteur... Sur le côté de la descente, une grande statue encastrée dans une grotte, attenante à l'allée de tilleuls, la sainte vierge nous regardait les mains jointes, elle était de couleur bleue et blanche, elle tenait dans sa main un chapelet de couleur rouge et violet. Elle était belle.

C'était aussi le lieu où nous portions nos prières.

Les parties interminables se disputaient sans délimitation précise, les buts étaient des habits posés à terre et la hauteur était délimitée généralement par la taille du goal avec une rajoute d'environ cinquante centimètres après un saut. Quelques mois après des buts y étaient aménagés, pour avoir enfin un vrai terrain de football.

Sur l'aile droite du château, il y avait et il y a encore, un cèdre de plus deux cents ans, qui allongeait ses bras tentaculaires dans tous les sens, la plupart du temps, on jouait à trappe-trappe en sautant de branches en branches, il y avait rarement des accidents, pourtant l'interdiction on la bravait tous les jours, cela finissait par être toléré des éducateurs et de parrain et marraine.

A côté du grand cèdre, la chapelle, au début la chapelle servait lieu de culte dans la semaine. Ensuite elle a fini par être la salle de télé, puis salle de ping-pong.

Dans cette chapelle des bagarres avec les élastiques lancées avec des boulettes de papier retournées, les tables on les basculait pour faire des caches, les autres se cachaient derrière l'autel. Des parties interminables jusqu'à l'heure du repas. on les recevait parfois dans les yeux, cela faisait mal.

Derrière la chapelle, le mur de pierre longeait la propriété pour arriver jusque la rivière dans le fond du parc, là les animaux de la ferme venaient s'abreuver chaque jour, vers cinq ou six heures, lorsque c'était la belle saison ; vers 16 h 30 à la mauvaise saison. Nous venions souvent les regarder, en leur jetant des pierres, le paysan nous insultait... en lançant « bande de sauvages, retournez chez vous ! »

Dans le haut de la propriété, sur la gauche à l'aile du château, il y avait des wc extérieurs qui servaient lorsque ce n'était ni l'heure des repas et de couchers.

Un muret qui remontait jusqu'aux appartements du directeur, attenant lui aussi aux appartements du jardinier. Derrière ces appartements, les buanderies, ensuite une cour, puis les porcheries. Au-delà duquel on rejoignait le jardin de M. Gau.

Quelques mois après, des dortoirs étaient construits ainsi qu'une école à l'intérieur du foyer, pour débiter les cours avant de prendre place avec les élèves du village, à l'école municipale. Les appartements s'élevaient devant les bâtiments agricoles.

L'équipe éducative était là pour essayer de nous donner une éducation de jeux à la française, mais avec les viets cela n'était pas possible. De ce fait on pouvait pratiquement faire ce que l'on voulait sans toutefois dépasser les bornes.

On jouait comme on voulait, on était livré à nous mêmes.

Pendant les semaines suivantes, nous voyons arrivés sur les lieux des hommes en blouse blanche, avec des tas d'appareils, des docteurs je crois pour étudier le comportement que nous avions, il semblait que l'on devenait des cobayes de laboratoires. Tout le monde y passait dans leurs mains, ils nous mesuraient le nez, l'écartement entre les deux yeux, les yeux, la tête, faisant des moules des mains et des pieds, c'était une étude anthropologique.

Ils nous refaisaient tous les vaccins, et prises de sang... sans oublier les urines. Contrôlaient aussi la vue, les articulations. Le corps y passait, il ne se passait pas un jour sans demander à revoir tel ou tel individu. Cela nous intriguait, mais ne savons pas ce qu'ils en feraient avec... on s'en foutait complètement.

Il paraît que grâce à ses recherches, ils déterminaient approximativement nos âges. Comme si cela changerait les choses...

La première année, il n'y avait pas d'école, si ce n'est que les cours du soir pour nous apprendre le français, il était rudimentaire, comme bonjour monsieur, bonjour madame, pipi, caca qui étaient déjà les premiers mots de notre vocabulaire, manger, aller jouer etc... avec les onomatopées successifs nous commençons à nous débrouiller de mieux en mieux, on finissait par faire des phrases.

Avec du français mélangé à des mots vietnamiens, on appelait cela du «tim thai bot». Le langage avec les éducateurs devenait possible, accompagnés parfois de gestes, fastidieux mais efficaces. Le français devenant prioritaire pour parrain et marraine ainsi que l'équipe des éducateurs... l'année prochaine peut-être, l'école.

Pour le moment nous nous noyons dans un cocon de bonheur, avec des jeux et bêtises de tout genre, sans soucis majeur, on ne pensait à rien d'autre. Une vie heureuse sans tracas... On ne pensait plus trop à nos mamans et la famille qui étaient restées en Indochine.

En hiver il y avait beaucoup de neige, nous étions contents, c'était la première fois que l'on construisait des bonhommes de neige. On fabriquait des luges avec des planches de vieux tonneaux, qu'on laissait glisser sur la pente au dessus du terrain de foot. Les joies devenaient fréquentes, nos pleurs s'éloignaient tout doucement... La vie reprenait le dessus.

L'hiver se passait calmement, avec des nuits d'angoisse, il y en a qui ne pouvait pas dormir, les souvenirs réapparaissaient durant la nuit. Un soir, marraine m'a vu dans le couloir, je ne parvenais pas à trouver le sommeil, m'a demandé «où tu vas, comment t'appelles-tu», je lui répondis «Boivin, au cabinet madame, je suis au n° 11».

Les mois ont passé, la belle saison se pointait. Le soleil devenait de plus en plus chaud, et les jours rallongeaient.

La vie rythmée plutôt par les saisons, lesquelles rythmaient nos sorties et nos jeux. On n'avait aucune idée des dates, ni des mois qui s'écoulaient...

La hantise de Parrain et Marraine ainsi que les éducateurs, que va-t-il se passer.

Comment va-t-on occuper les enfants.

Est-ce qu'il faut être comme des gardiens derrière chaque enfant.

Je crois que ils ont compris, nous laisser nous débrouiller seul entre nous, nous rappeler à l'ordre de temps en temps.

Suivant les saisons, on courait la campagne, on volait tout ce qui était comestible, les pommes, les raisins, les poires, les noix, les maïs, les volailles, les œufs...

Dans les premiers temps, on détériorait pas mal de choses dans les champs, les clôtures, même les installations agricoles, sans compter les champs de maïs et de blé, on y jouait dedans, les paysans de la région n'en pouvaient plus, ils portaient leurs doléances à parrain et marraine. ils étaient déconcertés. Parfois durant les saisons été et automne, ils ne portaient même plus les doléances, ils se faisaient eux-mêmes justice en essayant de nous cribler de gros sel... Dès lors nous redoublons de vigilance, à chaque nouvelle sortie. On ne se plaignait jamais, on se soignait, souvent tout seul sauf pour les cas les plus désespérés mais il n'y en avait pas souvent.

La Foefi en avait marre... Les éducateurs aussi, de ce fait on voyait arriver de nouvelles têtes ceux-la pensaient qu'ils auraient le dessus de nous par une sévérité accrue.

ils s'y sont cassés les dents.

.../...

La première expédition faite par les plus grands au village était vraiment quelque chose d'extraordinaire, les habitants ouvraient leurs volets et voyaient des «Chinois» qu'ils disaient, «ils ont des petits yeux», ils nous regardaient comme si nous étions des bêtes sauvages. ils nous détaillaient. Une curiosité pour le village, de savoir qu'on osait y pénétrer.

Le village était le bout du monde... Ils arpentaient le bitume lentement, les uns derrière les autres en file indienne, parfois quand la route le permettait en groupe comme

une meute. Les petits enfants du village en avaient peur lorsque ils étaient tout seul. Sinon pour les adultes, une curiosité... des sauvages qu'ils disaient, avec déjà, les histoires rapportées par les paysans du coin.

Il est vrai que la guerre d'Indochine était encore dans leur mémoire, nous sommes des sauvages, des gens à domestiquer.

Les plus grands nous narraient leur expédition..

Avec les mois suivants, les bagarres avec les enfants du village ne tardaient pas. Il se faisait de plus en plus souvent. Les parents venaient se plaindre à «la source».

Il y eut l'interdiction d'aller au village seul, sauf si on était accompagné.

Il faut dire que les petits Français venaient nous narguer en sautant sur les murets du château et nous insultaient la plupart du temps, ou bien balançaient des pierres par dessus le muret.

M. Teisserenc essayait de comprendre les choses et ne nous donnait pas toujours tort.

Nous étions à l'époque environ une centaine d'enfants.

La première école nous l'avons fréquenté durant 6 mois, il me semble qu'elle se trouvait dans le fond du village, il fallait y allait à pied, on faisait environ 1 à 2 km par jour ; près du presbytère. Il fallait monter un escalier en bois, la classe était rudimentaire avec un grand poêle au fuel dans le milieu de la salle de classe. Le maître essayait de calmer à chaque fois les bagarres entre les Eurasiens et les Français. On apprenait pas grand chose, c'était plus tôt une entrée en matière.

Des fainéants, il y en avait beaucoup. On pensait tellement à jouer. Avant chaque fin de cours, ou bien encore à chaque entrée de classe, on se bastonnait. Cette école a été ensuite fermée me semble-t-il. Les nouvelles classes étaient ensuite installées dans les nouveaux locaux près du foyer en face du vieux château...

Il me semble également qu'une classe pour les grands et certains moyens a été construite dans le fond du foyer, derrière le mur... au-dessus des grottes à champignons.

Le maître d'école en était M. Marchand, avec lui des coups de pied au cul et des coups de règle, il en pleuvait à tout va. Il n'y avait beaucoup de bagarres, si n'est quelquefois des querelles entre nous, la classe était uniquement des Eurasiens. Il fallait bien apprendre le français et bien travailler sinon il n'y n'avait pas de récréation. On commençait à percevoir les premiers résultats. Le Français on le parlait de mieux en mieux, des progrès s'amorçaient. Le sourire apparaissait sur le visage de M. Teisserenc.

Les jours de repos étaient le jeudi, le samedi et le dimanche avec les grands on jouait à la guerre, des commandos se formaient d'une dizaine d'individus, on avait des fusils faits en bois, et les munitions, c'étaient des cailloux ; les lance-pierres faisaient leur apparition.

Les grands étaient des chefs, nous faisions mettre en rang, «une, deux, trois ; une deux trois...», nous marchions aux pas cadencés... Il fallait sauté du haut de l'allée des tilleuls, d'une hauteur de 3 à 4 mètres, ceux qui ne voulaient pas le faire, étaient mis hors jeu. Ils y en avaient qui étaient carrément poussés dans le vide, on se réceptionnait comme on pouvait sur un tas de feuilles mortes en contrebas.. Ensuite il fallait traverser la rivière en sautant dans le vide et attraper une corde installée en haut des branches de l'arbre de la berge, le terrain de manœuvre se faisait dans le parc. Puis après traverser sur un tronc d'arbre au milieu de la rivière les yeux bandés, lorsque l'on tombait dans l'eau, on remontait sur la berge en marchant, beaucoup ne savaient pas encore nager.

Les batailles entre les groupes d'armée, se faisaient avec les lance-pierres, il fallait

souvent bien se cacher pour ne pas se prendre dans la figure. Sur le corps nous avions souvent des bleus causés par les projectiles.

Les chasses et les pêches étaient souvent nos occupations majeures... Les oiseaux et autres animaux rampants, on les tirait avec nos lance-pierres, la chasse aux poissons, se faisait avec les arcs et les flèches ajustées d'une pointe ou d'une lame de couteau cassé. Très souvent nous allons pêcher les écrevisses dans la rivière au fond du parc avec nos mains comme au vietnam...

L'infirmierie était souvent débordée, mais c'étaient des accidents bénins. Très peu sont conduits à Tours, vers le CHU. Si ce n'est par des morsures de vipères qui vivaient à foison dans le parc.

Il était fréquent aussi que nous construisions des cabanes à 15 mètres au-dessus du sol dans les sapins, avec des planches et des clous de récupération, que l'on faisait monter à l'aide de cordes tressées avec des ficelles de chanvre ou de lin. Dans les cabanes, nous dégustions les fruits de nos rapines ainsi que du maïs venant des champs des cultivateurs.

Des moments heureux... il y a eut des multitudes. Nous étions mieux lotis que les enfants de la DASS. Que l'on se disait.

Début 1956 - 1961

(Mon pré-adolescence à 9 ans)

Durant cette époque, il y eut des grands, qui ont permis une compréhension entre éducateur, le personnel, la direction, pionniers-interprètes des Eurasiens, ils étaient me semble-t-il : Camille Davant, Diton, Divy, Lamard, Augustin et peut-être d'autres.

Il y eut ensuite un nouvel arrivage. De ce fait de nouvelles recrues en éducateurs, c'est ainsi que vinrent Marc Libert, ancien légionnaire, et qui connaissait déjà le tempérament des Eurasiens pour les avoir côtoyés au vietnam ; M. Arnaut, M. Payer et Ong guêpe.

Le foyer en compte maintenant 170 enfants me semble-t-il !

De plus, durant l'année 1955, des bâtiments ont été construits en hâte sur les hauteurs du château, avec des aménagements en dortoir afin de séparer les groupes d'enfants par âge.

C'est à cette époque qu'existait les marcassins, ceux âgés de 6 à 8 ans avec comme éducateurs M. Libert ; les cigalous, de 9 à 11 ans avec M. Arnault. Ensuite venaient les grands jusqu'à 15 ans.

Les très très grands étaient déjà partis pour d'autres foyers mieux adaptés pour leur formation dans l'affrontement de la vie future dans la région parisienne je crois, ou encore du côté de Saumur, je n'ai que peu de souvenirs.

La deuxième période était plus structurée, mieux encadrée avec beaucoup plus de présence, d'apprentissage, moins d'insouciance, avec plus de responsabilité collective.

Les Marcassins avec M. Libert, les enfants si ma mémoire est bonne se composaient de : Jean-Pierre Bauchain, Deslile Georges, Bassac, Cherer, Despériers, Laurel, Fontaine, Robinan Jean, Benhamou, Coteau, Zoumanigui, et bien d'autres dont je n'ai plus de souvenir. Les Cigalous avec M. Arnault, les enfants étaient : Salvi, Labatut, Boidevain, Robin, Denais, Boudiguet, Bruno Berger, André-Pierre, Louis-Pierre, Nanda, Casay, André-Pierre, et d'autres, les noms m'échappent.

Les Marcassins avaient leur dortoir au-dessus de celui de Parrain et Mairaine, et allaient à l'école du village, en rang deux par deux. Le déjeuner ainsi que le dîner se prenaient à la Fédé. Les devoirs, il me semble, étaient faits à l'école après les heures de cours.

Nous les Cigalous, avions nos classes dans le prolongement des dortoirs devant les bâtiments agricoles. Mlle Delaunay, devenue par la suite Mme Arnault nous distillait les cours, les devoirs étaient également assurés par elle.

Les repas du midi et du soir était pris en communauté dans le grand réfectoire du château.

Au début nous mangions tous dans la même salle, ensuite il y eut deux salles, la petite salle, face au réfectoire devenait le refuge aux marcassins. Les Cigalous mangeaient avec les grands. Les éducateurs respectifs à chaque groupe étaient conviés à la même table que les enfants. De ce fait la surveillance était simplifiée.

Parrain et Marraine prenaient leur repas dans leurs appartements.

Après les repas du matin, midi et soir ; les jeux et les bousculades reprenaient dans un brouhaha indescriptible. Mis à part que les Marcassins n'avaient pas le droit de nous fréquenter, de peur que ne déteignent avec nos mauvaises habitudes comme avoir des lance-pierres, dire des gros mots, etc... Ils avaient leur cour du haut. Les amusements étaient surveillés par Marc Libert, devenu par la suite Marc simplement.

Les Cigalous nous avions pratiquement également des interdictions, beaucoup moins surveillés. Avec les grands on s'amuse beaucoup mieux et les bêtises nous ne les ratons pas.

Dans tous les groupes, Parrain et Marraine, passaient pour nous souhaiter une bonne nuit et donnaient souvent des bisous. Les grands recevaient «Bonne nuit les enfants», la lumière s'éteignait. les palabres et chuchotements s'élevaient dans le silence, qui finissait par être réprimandés des éducateurs. «Il faut dormir maintenant, vous avez une longue journée demain.»

Au fil des mois le Français devenait moins fastidieux, nous plaisait un peu plus chaque. Des progrès très significatifs apparaissaient, aux yeux de tous. On s'étonnait nous même que le Français était facile à apprendre, mais le parler seulement, pour ce qui est de l'écriture avec la grammaticale et le vocabulaire, cela était une autre paire de manche.

Parrain et Marraine, on devinait dans leur regard, étaient heureux des progrès effectués par tous.

Les jeudis, le samedi après-midi et le dimanche, avec marc et Arnault, nous apprenions à faire du vélo, Marc est allé chercher et réparer avec la complicité de M. Gauguin dans divers coin du village, ainsi que M. Gau. C'était super.

C'est à cette époque que Jean-Pierre Bauchain a eu son appareil pour redresser les jambes, il les avait en cerceaux, et des difficultés apparentes à nous suivre.

C'est aussi l'année des oreillons, rubéoles, rougeoles, varicelles et autres maladies infantiles. Une hécatombe dans les dortoirs. Sans compter non plus qu'à cette époque des opérations d'amygdales étaient légions... Nous avons droit de sucer des glaces , un régal. Malgré tout, on était cloîtrait dans nos lits respectifs, et la cour nous manquait beaucoup.

Au mois d'octobre et lors des vacances scolaires de la Toussaint, nous allions en forêt pour chercher des champignons, Marc nous apprenait à les reconnaître. Les bolets, les pieds de moutons, les trompettes de la mort, les bolets à pied rouge, les ceps, les têtes de nègre, les girolles, les coulemelles, certains lactaires, ceux derniers on s'en méfiait ; tous les autres que vous trouvez, vous les écrasez.

A Noël, les Américains basés à Chinon étaient venus nous chercher, pour aller faire un goûter à leur base. A cette époque nous pensions que c'était de la propagande. Comme nous écrivions à nos parents restés en Indochine, nous signalons que les ricains étaient des gens

gentils. Ils nous offraient des tas de jouets et des chocolats, etc... Nous avons eu droit à notre premier Noël, des jouets tout neuf, des ours en peluche, des trains, des patins à roulettes, chacun prenait ce qui lui tombait sous la main, on pouvait choisir un jouet à la fois, c'était merveilleux.

Cela a duré environ deux années consécutives... ensuite plus rien. C'est pourquoi nous pensions et pensons encore que cela était de la propagande envers nos parents restés en Cochinchine.

Une anecdote terrible de cette époque, Marraine est tombée malade, les grands mettaient sa maladie sur notre dos, les cigalous. il est vrai que Marraine donnait beaucoup aux enfants, donc pour nous punir, il fallait que l'on mette nos mains sur les troncs d'arbre avec les doigts écartés au maximum, et ils nous lançaient leur couteau autour de la main, comme pour conjurer le sort, afin que Marraine retrouve la santé, quelle superstition atroce à notre rencontre. Il y eut évidemment du sang, à l'infirmerie il nous posait des questions, mais nous ne disons rien, on se murait dans notre silence. Quelques jours plus tard, Marraine fut guéri par les médicaments, le sérénité revenait. Tout fut oublié.

En hiver, il y avait souvent de la neige, les bagarres aux boules de neige étaient fort nombreuses, les glissades et les luges se faisaient dans la descente près de la grotte de la vierge. Les luges on en fabriquait souvent avec le bois de fûts. D'autres sur leur culotte, Mme Mollet nous engueulait évidemment, elle les raccommodait pratiquement chaque jour.

En parlant de Mme Mollet, nos vêtements étaient simples, en période hivernale, tout le monde avait pratiquement une chemise écossaise en laine de différentes couleurs, un pull, un manteau identique pour tous, une culotte, des chaussettes sortaient souvent des brodequins avec des grands lacets que parfois nous marchions dessus...

A la belle saison, nous avons tous je crois, un tee-shirt généralement blanc, une chemise de n'importe quelle couleur, une culotte de couleur beige, une paire de tennis généralement de couleur bleue. Souvent nous étions en guenille, c'est-à-dire le torse nu avec des culottes trouées par les jeux que nous avions.

Il me semble que c'est à la même période que les échasses faisaient leur apparition et des concours y étaient organisés. On volait des balais au femme de ménage, pour les fabriquer. Marc et Arnault n'étaient pas du tout contents. De ce fait, ils nous ramenaient du bois pour les fabriquer avec nous. On ne vole pas, on demande qu'ils disaient.

A la fin de l'année scolaire, Parrain et Marraine nous remerciaient pour avoir tous bien travaillé à l'école et que les progrès que nous faisons leur donnaient un motif pour poursuivre l'œuvre qu'il avait entrepris, celui de nous une éducation pour affronter la vie.

Pour ceux qui avaient encore du mal, il faudrait qu'ils persévèrent dans cette direction et qu'il n'y avait pas de raison de ne pas y arriver.

Il est vrai que l'on commençait à parler un peu plus en français et délaissait notre langue maternelle, heureusement que nous le parlions encore ; lorsque nous jouions ensemble, lors des balades et expéditions dans les alentours de la Fédé.

Le français devenait de règle lorsque nous étions en présence des éducateurs et devant Parrain et Marraine. Ils en étaient fiers.

Lors des grandes vacances, durant le premier mois, nous courons partout au fond du parc, chasser les oiseaux, pêcher dans la rivière, on faisait même des radeaux pour aller sur la rivière, plus d'un faisait leur vêtement au soleil. On était livré à nous même dans les jeux, il y

avait pas beaucoup d'accident. On mettait des pièges partout dans le parc, des pièges à trou, des collets, les plus terribles, les pièges à levier, celui-la pouvait décapiter une tête de lapin, cela dépendait du fil que l'on mettait, on attrapait aussi les serpents, les orvets, des bêtes du bon dieu qu'on disait, les vipères et les couleuvres, on les attrapait avec un bâton finissant par un «y», sinon avec un nœud coulant au bout du bâton. On attrapait des grillons pour faire des combats, nous faisons aussi des combats de coqs dans le fond du parc.

On pariait des billes ou des corvées à faire, nous n'avons pas d'argent, alors les trocs se faisaient par les corvées ou encore je te donne mon dessert, ma viande de midi ou du soir. Tous sortes de trocs étaient bienvenues, l'échange de chemise déchirée, ou de tee-shirt, Marc et Arnault hurlaient la plupart du temps en les renvoyant à la lingerie pour avoir du propre.

Souvent le football était le roi des jeux, les parties interminables jusqu'au soir à la lumière des projecteurs. Le soir il n'y avait pas grand monde dans le fond du parc, la superstitions avec les fantômes reste encore ancré dans nos pensées. Il faut dire que nous avions environ entre 6 ans pour certains et 11 ans pour d'autres.

Sinon les jeux de billes, la marelle vietnamienne, les «chiam» se jouaient devant le château, également à la lumière des projecteurs.

Lors d'un jeu «zéro zit», j'ai perdu un œil en voulant rattrapé le témoin. J'ai passé une journée à l'hôpital de Tours, pour recevoir les soins. Depuis cette date, je garde encore les séquelles de ce jeu... On en rigole, lorsque l'on en parle. Le mal est fait... l'atteinte le sera à vie. (évidemment quand je vois nos enfants, voulant jouer avec des bâtons, je les interdis, preuve de mon infortune infantile, je les en prégarde à l'avance).

Dans les chambres, il commençait aussi à avoir des cages en verre, on y mettait des serpents comme les couleuvres et les orvets, parfois dans certains on avait des loirs, on leur mettait des petites roues, parfois on les mélangeait avec des hamsters que l'on achetait en faisant des échanges avec les enfants du village, ou bien encore à l'école. Les éducateurs étaient réticents au début. Il y en eut tellement de morts précoces, que l'on finit par tous les rejeter dans la nature sauf les hamsters.

Dans le courant du mois d'août, il me semble que des cars sont venus nous chercher pour nous emmener à la mer... C'était à Bourgneuf en Bretagne. C'était merveilleux, tous les jours nous allons à la pêche aux anguilles avec nos lignes. Dans les canaux vaseux, nous essayions d'attraper les poissons et les crabes à la main..., on ressortait rempli de vase jusqu'aux cuisses, on se lavait à la mer... Il fallait aller très loin, la mer se retirait au moins à un kilomètre. Lorsqu'elle remontait, il fallait courir comme on pouvait, elle remontait très vite... comme on ne savait pas très bien nager, alors la trouille nous gagnait, on courait, on courait... Le soir nous étions très fatigués, tellement las que les yeux se fermaient souvent tout seul....

Marc et Arnault pouvaient respirer et se dire qu'est ce qu'ils sont adorables quand ils dorment... Les petits diables...

On faisait parfois des balades pour aller visiter le village, avec son marché le matin. Les gens de Bourgneuf, nous regardaient curieusement, il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup d'étranger chez eux, encore moins des Chinois comme ils disent...

On nous donnerait le bon Dieu sans confession, eh bien Marc et Arnault, le savaient déjà. Il est vrai que souvent, ils nous laissaient se livrer à nous mêmes, il n'y avait pas beaucoup d'accident. Nous étions tous très débrouillards. Comme Marc disait, avec les petits français ils auraient eu beaucoup plus d'accident et nous devrions en plus être toujours

derrière leur cul.

Tandis que là avec les Eurasiens tout se fait naturellement sauf que l'on savait se discipliner quand on voulait. Il faut savoir simplement les prendre en les guidant tout doucement.

Le mois se passe sans un accroc, mis à part que les plus grands, se faisaient rappeler à l'ordre parce qu'ils volaient et détérioraient les choses qui ne les appartenaient pas et cela n'était pas bien aux yeux de Parrain et MARRAINE ainsi que de leurs éducateurs

La cuisine et la vaisselle le matin, le midi et le soir, c'était chacun notre tour, un jour les marcassins, un autre jour les cigalous, et souvent les grands se tapaient le reste parce qu'ils n'avaient pas à faire de conneries. Les tâches sont exécutées journalièrement sans que l'on dise, chacun savait ce qu'il avait à faire, et quand il faut le faire... évidemment il y avait quelques fainéants, vite rappelés à l'ordre par nous-mêmes.

Surtout comme dit Marc et Arnault, ainsi que les autres éducateurs, nous avons tout ce que nous voulons, on nous les donnait, parfois pas assez, comme les cannes à pêche, alors on en fabriquait avec les bambous qui poussaient à foisons dans la propriété de Bourgneuf.. Un grand chalet en bois avec un étage pour les grands, le rez-de chaussée pour les petits avec des lits superposés à tous les étages... Les tables à manger étaient dehors sous les bâches militaires... que l'on relevait quand il faisait du soleil.

Vraiment nous avons eu des vacances de rêves... jouer, pêcher, dormir... la sieste était souvent de rigueur. Jusqu'à 15 h, tout le monde dormait, le réveil se faisait avec les gamelles que les éducateurs tapaient dessus avec des cars (des gobelets en aluminium).

Le soir il y avait la veillée autour d'un feu de camp. Marc nous racontait des histoires de sa guerre et les épopées qu'il avait eu au vietnam. Arnault, il n'en avait pas beaucoup d'histoire, lui c'était un citadin venus de Tours. Nous étions de ce fait plus souvent avec Marc qu'avec Arnault. Nous rigolions mieux avec Marc, il était dur et tendre. Et nous comprenait souvent, il faut dire qu'il avait fait la campagne d'Indochine. C'était un baroudeur au cœur tendre. On en parle encore dans nos chaumières, c'est pas peu pour dire!...

Ong Guep, celui là, un cul-cul, un bricoleur de première, pas méchant pour deux sous, il ne pouvait jamais avoir la loi avec les grands.

Quant à Monsieur Payer, il me semble que c'était un jeune séminariste, pas pour dire, les sermons il nous en faisait mais ne servaient strictement à rien. Il essayait souvent d'être diplomate sans plus.

M. Arnault, lui plutôt photographe, les souvenirs il les mettait en boîte, je crois qu'à la fin de la Fédé, il en a fait son métier. Au côté de sa femme Jacqueline. Il habite encore à Semblançay, lorsque j'y suis allé avec Monique et Valérie en 1991.

Après ces vacances merveilleuses et inoubliables, nous y avons encore eu droit l'année suivante. Ensuite la propriété de Bourgneuf a été vendue. Nous n'y sommes plus retournés... C'était dommage, car on rigolait bien et la vie était formidable.

Septembre arrivait, on sentait la reprise des classes. Octobre-novembre lors des congés, nous allions aux champignons et aux châtaignes ainsi que les dimanches.

Les cours reprennent avec ses turpitudes, des bagarres avec les petits Français, des bagarres entre nous pour des futilités sans conséquence. Des heures de colle il y en avait très souvent, les cours du soir pour ceux qui avaient beaucoup de mal à apprendre le français. Des coups de pied au cul, des coups de règle, des genoux à terre ou sur les règles avec les mains sur la tête. Privé de dessert, ou encore au cachot pendant deux ou trois heures, à la fin le

cachot était à bannir du vocabulaire.

Des brimades on en avait très souvent, nous n'étions pas mort pour cela. Quand je pense à l'éducation d'aujourd'hui, une gageure.

Enfin les époques passent, et ne se ressemblent pas.

Les cours du soir était très fréquent, pour ceux qui avait du mal à comprendre, souvent on pleurait... mais notre savoir devait être à ce prix... L'accouchement ne se fait pas sans douleur, alors le savoir également... On finit par comprendre, bien plus tard !

Les périodes scolaires se passant toujours de la même façon, avec souvent des bagarres avec les petits Français ainsi que des heurts entre Eurasiens. Nos études devenaient de plus assidues, nous montions de classes en classes, de toute façon nous ne pouvons pas redoubler, puisque certains avaient l'âge trop avancé. Du CE1, CE2, puis CP1 et CP2, ensuite du CM1 eu CM2, pour aborder l'année suivant mon certificat d'études. Je crois je devais sauter une classe, au vu de mon âge.

1959-1962

(j'aurai 15 ans en septembre 1962)

L'année scolaire de 1959 - 1960, j'étais en CM1.

Quel effort il fallait que je fasse, maintenant je manie plutôt bien le français, évidemment, des lacunes existaient encore. Mais le plus gros était fait.

Vers le mois de mai-juin, les préparatifs pour la communion solennelle, une vraie tradition pour Parrain et Marraine. Nous allons à la messe durant toute l'année afin de parfaire notre religion, être enfant de chœur du village devenait un privilège que beaucoup de petits Français nous enviaient, le curé avait jeté son dévolu sur les Eurasiens, comme pour dire aux villageois, le seigneur rassemble ses brebis égarés, c'est ce qui est écrit dans l'évangile. Alors cela faisait un énorme plaisir à Parrain et Marraine.

Nous nous appliquons à ne pas rater la messe chaque dimanche, durant toute cette année-là. La Communion solennelle, un moment fort pour nous tous, on essayait les habits, des aubes blancs avec des cordons au bout duquel, une croix en bois. Un chapelet, un missel. Nous étions beaux dans nos habits et très fiers de les arborer devant les camarades. Heureusement qu'il ne faisait pas froid, parce que en dessous des aubes, nous avons rien du tout, une chemise blanche et un short beige. Pour la circonstance, nous avons eu droit à des socquettes blanches et des chaussures basses noires. Nous avons eu chacun un cadeau, pour les uns c'était une montre, pour d'autres des cuillers en argent ou des gobelets. Quel chemin parcouru, sauvage depuis, maintenant apprivoisé, nous l'étions un peu je crois. Nous avons été pris en photo à la grotte de la Sainte Vierge dans le contrebas, près du terrain de football. Nous avons été très applaudi.

Durant le repas, au dessert un grand gâteau avec sur le haut de la pièce montée, un communiant en aube, le tout en plastique. On tirait au sort pour savoir celui qui allait le garder en souvenir.

L'après-midi, il y eut les vêpres., une heure comme c'était long. Maintenant que l'on a eu les cadeaux, il faut que cela aille vite. Les hypocrites que nous sommes, enfin le plaisir de Parrain et Marraine, ainsi que les éducateurs. Cela faisait chaud au cœur de les voir heureux.

Cette année là, il me semble que les vacances étaient la piscine de Saint-paterne, de grandes tentes «Marabout» était planté dans la plaine près de la piscine. Les tentes étaient prêtées par l'armée. Des lits de camp étaient les uns près des autres. La restauration se faisait

sur des blots prêtés par la commune. Le ravitaillement c'était M. Gauguin qui nous l'apportait tous les jours.

La forêt était à côté, les balades à pied étaient fréquentes. Les jeux d'eau n'étaient pas de reste. Parfois nous faisons une quinzaine à vingtaine de kilomètres à pied pour explorer les campagnes environnantes et faire la reconnaissance de tous les lieux.

Pratiquement tous les jours nous faisons quelque vingtaine de kilomètres à pied, la camionnette de M. Gauguin venait nous ravitailler le midi. Les casse-croûtes étaient bienvenus, on en profitait pour remplir nos gourdes en aluminium en rajoutant de l'antésite, un produit de couleur marron, avec un goût bizarre, mais on aimait bien.

Les poches faites avec les chemises que l'on attachait dans le dos, nous permettaient de faire comme les kangourous, nous mettions le surplus du déjeuner, pour la route du retour, quoique vers 15 heures, Marc nous distribuait le pain avec du chocolat noir dans le sac à dos de service que lui même portait.

Souvent après la balade, nous allions pêcher les vairons dans la rivière, pour faire une friture dans les poêles souvent remplies de terre, cela ne fait rien, un coup d'eau et c'est propre de toute façon avec le feu, tout se trouve nettoyé. Nous les mangions avec beaucoup de sel et arrosé de nuoc mam et du piment en tube. Un régal qui en salive plus d'un.

Un jour Marc nous présente un schéma de jeu de piste, heureusement que nous avons reconnu les lieux avant. Le jeu de piste consiste à nous larguer dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres et de revenir au camp, à l'aide d'une carte Michelin dont les photocopies avaient soigneusement été préparées de longs jours avant. Ceci pour tester notre sens d'orientation, et notre débrouillardise. Ce qui n'était pas prévu, c'est que le largage des enfants se situait plus loin qu'il avait prévu. Enfin qu'à cela ne tienne, les Eurasiens ne sont pas bêtes, ils vont y arrivés. Parrain et Marraine étaient au courant de cette expérience. Bien leur en prit, très peu se sont perdus dans la campagne, prenant une direction plus longue que prévue mais ayant retrouvé le camp au grand soulagement de toute l'équipe, tous les enfants sont de retour, pour les derniers ils sont revenus vers 4 heures du matin. Quel écart par rapport aux heures de largage qui était au environ de 23 heures, la veille. Enfin la nuit fut courte pour certains. Les jeux d'eaux reprenaient au grand joie de tous.

Quelques jours plus tard M. Gauguin venait nous rendre visite avec une dizaine de vélos, nous étions heureux, on va pouvoir faire des promenades, chacun notre tour les jours suivants devenait propriétaire d'une journée, ils n'étaient pas neufs, mais on s'en fichait, pourvu qu'ils roulent, ceux qui n'avaient pas de vélos, mettaient leurs patins et se faisait tirer par les autres, les promenades duraient des après-midis entières. Les patineurs devaient aller se faire soigner, les genoux ensanglantés, personne ne pleurait, nous étions contents. Le soir on racontait les uns les autres, ce que l'on avait fait dans la journée, les bonnes et les mauvaises surprises.

Les vacances à Saint-Paterne étaient aussi merveilleuses que celles que l'on a passé à Bourgneuf l'année avant.

Lors d'un retour de piscine de Saint-Paterne, nous avons la désagréable surprise de constater qu'il y avait deux cars de gardes mobiles, ils avaient les mitraillettes à leur bras, les interrogations sur nos visages, les regards se croisaient nous avions deviné, les grands on fait un casse à Tours, les gardes mobiles couraient dans le fond du parc à la recherche de quelques uns qui ont réussi à s'éclipser. Dans le courant de la soirée, ils étaient tous repris. Parrain et

Marraine outraient de voir une opération militaire dans le foyer. évidemment les grands ont fait une énorme bévue, enfin la manière musclée avec les armes à feu, avait de quoi engendrer l'émeute des Eurasiens. On les traitait en viêt. Il y avait tout de même une façon de pratiquer, surtout que les Placid et compagnie n'avaient pas d'arme si ce n'est que des lance-pierres et couteaux à leur ceinturon. Il y aurait pu y avoir des morts par balles, les gardes mobiles étaient tellement nerveux, sursautaient au moindre gestes et hurlements de notre part.

Nous avons su par la suite, qu'ils ont été incarcérés dans les maisons de correction du côté de Paris. Nous n'avons plus entendu parler de la bande à Placid au foyer de Semblançay. Oui je me souviens un jour que j'étais à Paris avec Jean-Pierre Bauchain et Michel Bassac, nous l'avons rencontré à la sortie d'une boîte de nuit, Placid avait à son bras trois filles, lorsqu'il m'a vu, il m'a dit comment ça va Boidevain, qui ne s'en rappelle pas de Boidevain, un copain ça ne s'oublie pas.

Nous avons été prendre un coup pour notre retrouvaille, il voulait nous faire profiter de l'occasion gracieusement une heure avec l'une de ses filles. Remerciement chaleureux de notre part, il nous rétorque avec son sourire qui laissait entrevoir la blancheur éclatante de ses dents, il faut dire le bronzage ne l'a pas quitté. Nous sommes crevés, merci de ta gentillesse ce sera pour une autre fois. Tu restes toujours dans le quartier, à cette époque, c'était le quartier Saint-Germain. Depuis cette date je ne l'ai jamais revu, bien plus tard, j'ai appris qu'il était décédé à la suite d'une maladie vénérienne.

La sérénité au foyer reprenait ses droits après cet événement... dramatique.

En parlant d'évènements dramatique, il y eurent seulement deux à mes souvenirs celui lors du jeu avec des lance-pierres, un des garçons n'ayant jamais prétendu rendre les armes a préféré sauté à travers une verrière, une chute près de quatre mètres, mal réceptionné dans les marches de la buanderie qui se trouvait au-dessous, transporté à l'hôpital de Tours est décédé dans la nuit à la suite de ses blessures. Durant près de trois mois nous n'avons plus joué à ce jeu, en mémoire de la triste aventure.

La deuxième fois un eurasien est décédé dans la nuit étant pris d'un mal de tête épouvantable, il hurlait si fort que tout le château en résonnait encore dans nos mémoires, Parrain fit intervenir les premiers Samu de l'époque, venant de Tours, transporté à l'hôpital, il décéda au petit matin, l'après-midi son frère venait d'arriver en France pour le rejoindre au foyer de Semblançay, apprit la triste nouvelle, nous étions tous bouleversés. Nous avons su plus tard que le décès était dû à une embolie cérébrale. mac Méo nous a quitté.

Ces enterrements furent d'une intense émotion, tout le monde pleurait, je crois bien que c'est les rares fois que l'église de Semblançay était comble, les habitants du village s'étaient joints à notre douleur.

Quant à son frère il fut dirigé vers un autre foyer dans les jours qui suivèrent le drame afin de ne pas avoir à se souvenir du drame.

Le mois suivant, une autre équipe, nous relayait. Nous autres retournons au foyer pour continuer à nous occuper le mois d'août. Le mois d'août au foyer c'était souvent long, il n'y avait pas grand monde, les quelque éducateurs présents profitaient d'ailleurs pour se prélasser sur l'herbe du terrain de football.

Le calme était apparent au foyer. Les rares enfants qui s'amusaient dans le parc, ne se sont pas intégrés dans un groupe.

Nous attrapions des grillons pour faire des combats. Il fallait être vietnamien pour parfaire à ce genre de jeu qui semble lamentable pour les Français et cruel évidemment, il fallait sacrifier quelques têtes de grillon pour faire un beau combat. Nous les conservions dans des boîtes d'allumettes ou de conserves, la nuit les grillons chantaient dans la chambre, nous étions obligés alors de les mettre sur les rebords de fenêtre.

Ils nous arrivaient aussi de faire sauter les boîtes de conserves très haut parfois plus haut que les sapins du parc. Nous nous servions de carbures maraudés dans les champignonnières des cultivateurs, faire une saignée d'environ 20 cm de diamètre mettre la vase récupérée de la rivière au centre, poser le carbure, un gros bloc dans le milieu avec un peu d'eau, poser la boîte de conserve soigneusement trouée avec la pointe d'un clou, ensuite recouvrir le pourtour de la boîte une bonne couche de vase pour pas que l'air ne s'échappe, puis approcher une flamme à hauteur du trou, enfin entendre le cri de tous les enfants que nous sommes et admirer la montée de la bombe au dessus des cimes des arbres.

Quel bonheur lorsque l'on a réussi une telle prouesse, le plus vaillant avait le droit d'aller se laver, avec la pression en montée, il recevait toute la vase dans la figure, généralement un peu moins lorsqu'il se servait d'une canne à pêche enflammée par une mèche à l'extrémité.

Le vieux château était un lieu de chasse aux pigeons, il est vrai que les pigeons des fermiers venaient souvent planer dans les ruines. La végétation était abondante, des caches nous dévoilaient parfois une grotte, nous y faisons cuire les poulets volés au fermier. Le jeu consiste aussi à se nourrir, on mangeait tout le maïs que l'on grillait sur le feu.

Le fermier venait souvent accompagné du garde-champêtre pour nous déloger, nous étions sur leur territoire. Mais avec les Eurasiens, la limite des propriétés, ils ne connaissent pas. On allait partout où pousse notre curiosité. Souvent ils nous cherchaient, mais nous sommes montés nous cacher sur les donjons en ruine, ils ne pouvaient pas nous voir, ils ne comprenaient toujours pas qui avait allumé le feu. Au bout d'une demi-heure, lorsqu'ils repartaient. Nous redescendions les parois. Ensuite il fallait courir le plus vite possible pour rejoindre notre foyer. Alors le soir, le garde-champêtre venait faire son rapport à Parrain et Marraine. Pour lui il en était sûr que c'était nous.. mais ne pouvait pas donner de noms. Le soir au dîner Parrain nous rappelait à l'ordre.

Durant tout le mois d'août, les péripéties vont et viennent. Les uns plus que les autres, nous racontions ce que l'on avait fait dans la journée. Avec ces échanges, nous nous échangions par la même occasion nos amusements.

Les éducateurs, ils fallaient bien qu'ils prennent leurs vacances aussi. De ce fait l'année suivante, il était dit que les enfants du foyer de Vouvray, viendraient à Semblançay ensuite l'année d'après c'était ceux du Foyer de Semblançay qui iraient à Vouvray.

Lorsque nous étions au foyer de Vouvray, il arrivait que M. Susini, le Directeur du foyer, s'arrangeait avec les cultivateurs du coin de nous faire gagner un peu de sou, la cueillette des pommes ou des poires, parfois nous participions aux vendanges. Nous avions droit de manger ce que l'on voulait «c'est gratis» disait le cultéreur. Il y avait un rendement à respecter. Convenus d'un salaire journalier, nous ne le touchions pas, c'était M. Susini qui nous le restituait en prélevant une commission au passage. Le lendemain au lieu de l'embauche, nous portions nos doléances devant le propriétaire, que la méthode utilisée est mauvaise en galvaudant sur notre dos. Les jours suivants, il n'y eut personne, il s'enquêrait à

M. Susini. Les jours passent, il nous rappela avec empressement, et jure que cela ne se reproduira plus. Il est vrai que pour le cultivateur, la main-d'œuvre était abondante avec tous les viets du foyer, et quelques kilos de fruits partis aussi en fumée, direction le foyer de Vouvray. Les délais de livraisons et de ventes étaient satisfaisants pour le propriétaire malgré quelques pertes. L'année suivante il paraît qu'il a reconduit ses offres au Foyer de Vouvray pour le bonheur de beaucoup.

L'année scolaire de 1960 - 1961,
je suis en CM2.

L'école a repris ses droits. Il faut que je travaille davantage, et me donner à fond, pour l'année prochaine disait Parrain et MARRAINE. Il y a certificat d'études, et là tu seras chez Monsieur Dada, lui il ne rigole pas. Les punitions vont pleuvoir si tu ne travailles pas bien. Alors je me suis appliqué encore plus que les autres années. Les cours du soir j'ai repris avec M. Arnault. Cela me travaillait très souvent dans la nuit, je repassais mes cours dans ma tête. Parfois j'allais au wc, pour réviser mes récitations ainsi que les théorèmes de mathématique. J'ai fini l'année avec une bonne mention. J'étais content.

Cette année, nos premières colonies de vacances, je suis avec Charriéras, Pierre-Louis, Bauchain, Bruno Berger, Robin, DENAIS... notre destination c'est Nantua... dans le Doubs, la première fois que nous allons prendre le train jusqu'à Paris. C'est la première fois aussi que nous quittons le Foyer, cela va être le bout du monde... Nous passions les uns derrière les autres à la lingerie, pour faire nos valises, Mme Mollet, nous faisait essayer les culottes, les chemises, les pulls, les chaussettes et quelques paires de socquettes, une paire de pantoufle, deux pyjamas, une paire de chaussures de ville, un brodequin, une paire de basket montante de marque «Aigle» bleue. Elle nous mettait également une brosse à dents, un tube de dentifrice, des gants de toilette, des serviettes de toilette, ainsi que des serviettes de table. Du papier à lettre, un crayon et un stylo. Un porte-monnaie vide, Parrain et MARRAINE me donnait ensuite 45 francs, comme argent de poche. A l'époque cela faisait beaucoup d'argent.

Les départs de tous les enfants étaient par groupe de 6 à 7 individus, pour ne nous couper complètement du milieu familiale, les uns, les autres s'entraideront. Chacun des groupes dans une colonie différente. La chance de certains d'être mieux lotis que d'autres dans les régions de France. Personne ne choisit son camarade, cela tombe n'importe comment. De toute façon, nous ne sommes jamais seul. C'est pour cela que nos relations entre nous sont toujours des relations familiales les frères d'une grande famille s'entraident toujours.

Le jour du départ arrive, M. Gauguin nous conduisit à la gare de Tours, nous donne les billets de train, nous indique comment il faut faire en arrivant à Paris. C'est comme cela que nous apprenions à affronter la vie. Il y aura quelqu'un qui nous réceptionnera, et nous guidera par la suite. Le plus grand surveille les autres et de ne pas se perdre. Nous prenions donc un compartiment généralement, le premier venu en montant. Aussitôt assis, on ne bougeait pas, on attendait que le train démarre. Durant le voyage, chacun notre tour deux par deux, nous visitons les autres wagons. Il fallait que l'on visite tout ce qui était nouveau. Comme lorsque l'on est au foyer. Le train roulait vite..., à la fin nous dormions les uns contre les autres. Au son des passages des rails, «cadatoom, cadatoom, cadatoom», parfois réveillés en sursaut quand il traversait les gares, en hurlant et en crachant la fumée...

Arrivés à Paris, nous descendions les uns après les autres, une fois que tout le monde était sur le quai, nous portions nos valises jusque la sortie, où effectivement une personne nous attendait avec une pancarte, avec inscrit dessus «La FOEFI».

Nous nous dirigeâmes vers elle, «bonjour les enfants, vous avez fait bon voyage» ; allez on y va, les cars nous attendent, en sortant à la gare routière, que de monde, des cars, il y en avait beaucoup, pour toutes les directions, nous n'avons pas intérêt à nous perdre, on se surveillait les uns, les autres. Arrivés à notre cas, une grande banderole inscrite dessus UFCV Nantua. (Union Française de Colonies de Vacances).

Nous étions pas trop fiers, les Français et les françaises nous regardaient drôlement. Et nous on rigolait, je crois que dans la tête de certains, il va y avoir des bastons. Mais on restait serein. Le calme avant la tempête. cela ne s'est pas fait attendre, lorsqu'il fallait monter dans le car, certains disaient, salle «chintoc».

Les prémices allaient bientôt s'engager. Enfin les moniteurs ainsi que les monitrices essayaient de calmer les ardeurs des Français. Les Eurasiens sont des gens comme vous et moi. Il faut être gentil avec eux. Ils ne vont pas vous manger, vous les laissez tranquille. Nous nous asseyions les uns près des autres. Un eurasien était tout seul, il a fallu qu'il y ait une fille qui s'assoie près de lui, les garçons rigolaient et se moquaient d'elle. Elle rougissait souvent lorsque nous la regardions, ce n'était pas elle que l'on regardait, mais notre frère qui était auprès d'elle, pour voir s'il n'avait pas besoin de quelque chose.

Les dés pour nous sont jetés... nous le savions mais ne pouvons rien contre la méchanceté des petits Français. Ils sont cons.

Les deux cars se suivaient. Le voyage jusqu'à Nantua fort long, une journée entière dans le car, avec des arrêts pour les besoins, manger, dégourdir les jambes. Nous ne nous quittions pas les uns des autres. Lorsque un prenait un casse-croûte, les autres le suivaient et ainsi de suite. Pour boire, c'est pareil, nous prenions une bouteille pour nous tous.

Nous dormions la plupart du temps... en dormant le temps passe plus vite. Il arrivait que l'on parlait entre nous, mais c'était en vietnamien. Les autres n'avaient pas besoin de savoir ce que l'on se disait. C'était cela qui était super. Cela les énervait beaucoup les «bots».

Nous sentions que le camp de l'Ufcv était proche, les cars commençaient à klaxonner pour annoncer notre arrivée. Nous étions accueillis par une flopée de moniteurs déjà sur place, les femmes de services, le directeur venaient au devant du car, «bonjour les enfants, le voyage s'est bien passé, personne n'a été malade...», il avait l'air sympa. Les valises à terre, il fallait que les chauffeurs débarquent les valises sur le toit du car, avec l'aide des moniteurs et le personnel de service.

Chacun recherche sa valise, une fois que tout le monde a retrouvé ses affaires l'appel se faisait et on nous dirigeait vers nos chambres, disons plutôt dans le dortoir d'une d'une dizaine de lits chacun. La direction avait ordre de ne pas nous séparer, cela nous le savions, parce que au foyer, tout le monde le savait. Alors nous nous sommes retrouvés dans un dortoir pour nous tout seul, puisque aucun des Français présents ne voulaient compléter la chambre.

Nous étions dans les montagnes, perdu, au milieu du village, dont le nom m'échappe totalement. Mais y étions bien, les jeux nous en avions faits, des cents coups aussi. D'ailleurs le directeur avait fait un rapport à la Foefi, en disant que nous étions très indisciplinés. Mais

participaient très volontairement à tout ce qui était jeux. Que l'intégration était difficile mais pas de notre faute.

Les repas se prenaient très souvent en groupe dans le réfectoire de la colonie, les filles et les garçons. Souvent les filles nous courraient déjà derrière, mais nous ne faisons pas attention à leur charme, parfois très assidue.

Les balades dans les montagnes, les cueillettes des myrtilles et les baies sauvages, la recherche des fossiles et la capture des petits animaux comme les souris, les oiseaux, etc... nous en demandions chaque jour, nous aimions bien escalader. Les moniteurs souvent étaient obligés d'attendre les petits gars. Pour n'importe quoi, ils traînaient les pieds... Pas costauds ces petits Français.. pourtant nous étions des gringalets à leurs yeux.

Les jeux de piste nous étions toujours les premiers... La jalousie se faisait souvent sentir... Et les bagarres au devant du peloton se faisaient souvent dans le dos du moniteur, qui n'arrêtait de crier derrière nous...

Un jour de quartier libre, nous avons investi, le haut d'un château délabré, pour faire notre camp, les petits Français se sont mis à nous envahir, il faut dire, qu'ils étaient venus en nombre... les cailloux pleuvaient dans tous les sens... Jean-Pierre en avait reçu une grosse dans le dos, le souffle coupé, nous étions obligés de ce fait replier en contre-bas. Les jours suivants, les petits Français se prenaient des raclées, nous les canardons avec nos lance-pierres. Ils étaient maladroits comme tout. Le drapeau blanc, ils le hissaient très souvent. Les péripéties, très souvent se succédaient, jamais nous ne sommes plaints à qui que ce soit, les Français avaient souvent peur que l'on les dénonce. Pratiquement tous les jours, le moniteur rédigeait d'élogieux rapports envers notre façon de voir les choses, il disait qu'on était vraiment sympa, pas facile à commander, mais quelle entraide, cette solidarité... tant dans les peines et les joies ; il aurait tant aimé que les petits Français l'aient aussi. Mais voilà, chez nous il est inné.

Les vacances se terminent nous n'avons pas appris grand chose en vivant durant un mois avec les petits Français et entourés de filles et garçons, une expérience... à poursuivre. L'expérience nous l'avons donné plutôt aux moniteurs et le personnel qui ont su apprécier notre modèle de vie en communauté. Je signale par ailleurs, que durant le séjour, nous ne parlions que le vietnamien, sauf avec les moniteurs (lorsque il était sympa avec nous, sinon non), le personnel ainsi que le directeur, nous leur parlions en français.

Vers la fin du séjour, certains Français se mettaient avec nous ainsi que les filles, qui se sont aperçus que nous n'étions pas du tout des sauvages, comme certains le disent. Beaucoup pleuraient, comme nous d'ailleurs, car malgré tout il y a des amitiés qui se sont liées. Évidemment nous ne pouvions avoir l'unanimité. Nous nous prenions les adresses des monitrices, et de certaines filles et garçons du camp, sans oublier celui de notre moniteur, Serge.

Dans le car, sur la route du retour, beaucoup avait le cafard. La hantise de rentrer chez soi, ils voulaient que la colo continue. Nous, nous étions heureux, de pouvoir retrouver le foyer de Semblançay et pouvoir raconter nos faits et gestes aux frangins comme on disait.

Arrivés à Paris, après les laborieux au-revoir avec des séparations émouvantes, en se disant «tu reviens l'année prochaine, j'espère», «non je ne sais pas, on ne décide de rien», les filles et les garçons pleuraient à chaudes larmes. C'est la fin des vacances.

A Saint-Lazare, le train du retour, et hop les valoches dans le filet et ouf, vivement la

Fédé... On dormait pratiquement tout le temps, durant le trajet St-Lazare / Tours Saint-Pierre-des-corps. M. Gauguin nous attendait, alors «cela s'est bien passé, pas trop de bobos, vous êtes contents de votre séjour, les Français ne vous en ont pas fait trop bavés», «non Monsieur, ils pleuraient beaucoup à la fin de la colo». «Nous allons au foyer» demanda-t-on, «oh que non, vous allez à Vouvray, le foyer de Semblançay est fermé».

Dans ce foyer de Vouvray, il me semble que nous sommes très dévergondés, il faut dire que les Eurasiens de Vouvray avaient plus de liberté que nous à la Source. C'est là que nous commencions les premiers pas de danse, du rock, west side story,... et tant d'autres comme le madison, le cha-cha-cha. Le tango, la valse, le paso-doble, nous n'aimions pas trop, ah ! le slow, là c'est bien, on dansait souvent entre nous, pour les futures colonies de vacances. Les premiers disques des viets, était souvent des Elvis Presley, Budy Holly, Ricky Nelson, Fats Domino, James Brown, Jerry Lee Lewis, Paul Anka, Wilson Picket, Trini Lopez, Everly Brothers, Cliff Richard, Chuck Berry, Max Brothers, Otis Redding, les Rythm'and Blue, et tant d'autres... aucun disque français. Il n'avait pas le rythme qui nous convenait... Les pas de rock tous les jours pendant une heure ou deux, (1, 2, 3...). On apprenait à faire des passes, les plus compliquées, et les caresses lors des passages de reins et autres... nous nous préparons déjà aux vices de l'attouchement.

Mais, bientôt l'appel à d'autres loisirs nous guidait, alors la pêche aux écrevisses sous le pont du foyer de Vouvray, avec les chasses aux lance-pierres. Ce qui nous appelait souvent c'est la Loire, qui était à deux pas du foyer, la Loire, immensément large, avec ses bancs de sable, plus ou moins mouvant ; ses trous d'eau avec des remous parfois dangereux. Je crois que c'est là que avons appris à nager. Pour suivre les plus audacieux, il fallait savoir nager pour traverser la Loire dans sa largeur.

On faisait des expéditions de commandos pour aller visiter le camping qui se trouvait de l'autre côté du foyer. Pour pouvoir arriver juste au lieu, il fallait que l'on remonte au moins 100 à 150 mètres en amont pour pouvoir tomber sur le camping, le courant nous déviait terriblement, et parfois il fallait lutter pour remonter la Loire.

On fabriquait des radeaux avec des bidons d'huile vide, il en fallut plus de cinq cents.. On les attachait sous les planches, elles-mêmes étaient attachées les uns aux autres, on renfermait tous les bidons avec les filets de volley du foyer, de ce fait, nous ne jouions pas souvent à ce jeu. Les filets on les piquait à chaque fois qu'ils étaient remplacés. Les éducateurs devenaient fous avec nous.

La pêche était tout aussi formidable, les cannes nous les fabriquions avec les bambous du foyer, les lignes pour la plupart nous les volions dans les magasins du village, on allait en bande, avec le désordre instantané, certains volaient, les autres retenaient le marchand. évidemment le soir, il portait ses doléances à la direction du foyer qui était M. Susini. Il était plus voleur que nous. Ceci est une autre histoire...

Nous péchions le goujon et les ablettes. Parfois on arrivait à prendre les poissons chats, dans les trous d'eau laissés par la Loire, nous les péchions à la main.

Dans ce foyer durant un mois, notre façon de vivre avait beaucoup changé. Nous devenions plus mûrs et sûrs de notre force, la solidarité s'affirmait davantage.

Les accidents il n'y eut pratiquement pas non plus, malgré que nous sommes livrés à nous-mêmes. Les éducateurs parfois désiraient venir nous accompagner pour voir comme nous faisons. très vite, ils rebroussaient chemin...

Septembre arrive, chacun revenant à son foyer... on se disait, l'année prochaine... à Semblançay....

L'année scolaire de 1961 - 1962, l'année du certificat d'études primaire je consumais mon adolescence.

Vers le 15 septembre, l'école reprit ses droits. Les mêmes rancœurs revenaient avec des moments de joies, de pleurs... C'est la vie.

Avec M. Dada, les cours se faisaient très âprement, les colles j'en avais pratiquement tous les jours. Je n'avais même pas droit à la récréation certaine semaine. Je restais en classe pour parfaire les mathématiques, le français... Il avait l'ordre de maintenir la pression afin que je puisse avoir mon certificat d'études. Un diplôme d'une importance aux yeux de Parrain et MARRAINE. Pendant les vacances de Noël, Février, Pâques. L'assiduité des devoirs restait une priorité. Il ne fallait pas que je m'en détourne. Bosse... et tu auras ton certificat... le mot d'ordre de M. Arnault, Marc ainsi que Parrain et MARRAINE.

De fait le jour de l'examen, à Neuillé-Pont-Pierre, en juin 1962... J'avais vraiment peur... je me tracassais énormément... très crispé, en sueur... l'écrit, l'oral, le calcul mental, la géographie, la science, l'histoire, le français, les mathématiques, l'instruction civique, le chant du partisan, la marseillaise... tout y passait...

Une fois les examens achevés, j'attendais avec angoisse comme les éducateurs ainsi que Parrain et MARRAINE. «Mais oui tu vas l'avoir, si tu n'as pas trop commis de faute», et jugé que tu as bien répondu aux questions orales et écrites... «Tu vas l'avoir»...

Le verdict tombe, M. Dada, resté en permanence avec l'académie, attendait les résultats de toute sa classe, mon nom y figurait sur la liste des reçus.. il en informa aussitôt M. et Mme Teisserenc, ils étaient heureux, les larmes roulaient sur leurs joues, les larmes de joies sont toujours jolies à regarder, j'ai couru dans leurs bras. C'était très émouvant. Le soir lorsque Marc et Arnault, revenaient de balade avec les enfants qui n'avaient pas d'examen.. La nouvelle leur était annoncée, quelle joie. Les félicitations pleuvaient de tout côté.

C'est à cette même année que l'équipe fanion de Semblançay décrocha le titre de champion minime de football en Ufolep. Nous avons rapporté la coupe au foyer, fêté dignement par Parrain et MARRAINE.

Sur le terrain, nous parlions toujours en vietnamien, les Français des autres clubs nous engueulaient ainsi que leurs dirigeants. Ils disaient que l'on avait pas le droit de parler sur un terrain de foot, nous on s'en foutait. Lorsque l'on arrivait sur le terrain, ils rigolaient car on était tous petits, et courts sur pattes. Mais pour la course, nous étions assez prompts, la différence venait surtout de notre vitalité, et notre organisation de jeu, de plus on jouait plus en équipe, moins personnel dans nos attaques. Autre chose nous jouons pour le plaisir de jouer. De ce fait nous étions moins crispés que la plupart des équipes que l'on rencontrait.

Aussi pour fêter notre victoire comme champion d'Indre et Loire en minimes, grâce aux éducateurs qui ont su attiré, les dirigeants des villages environnants pour un tournoi intercommunal. Nous avons fini deuxième, derrière celui de Neuillé-Pont-Pierre. C'était un tournoi de sixte, tous les habitants de Semblançay venaient nous encourager. Ce fut la première fois que nous entendions «allez les Chinois», il faut gagner. Nous étions très acclamés lorsque nous marquions des buts. Des quolibets contre nos adversaires fusaient de

toute part. Cela nous faisait énormément plaisir de nous savoir soutenu lors de cette compétition.

La même année, nous avons fini troisième en ping-pong, nous ne disions pas tennis de table à l'époque. Il faut dire que nous avons des raquettes avec des revêtements en liège. La couleur était identique des deux faces. Nous étions contents malgré tout.

Cette année là, mes vacances étaient à Narbonne avec le centre Léo Lagrange, plus exactement à Narbonne-plage, avec les frères Médrano, Gabou, Luthy, Kieffer et compagnie, des beaux gosses, ils étaient plus âgés que moi, sauf Kieffer qui avait le même âge mais bien plus grand, on en donnerait 17 ans. Moi, le petit de la bande... je les suivais souvent. Ils draguaient beaucoup moi pas du tout, je pensais que jouais. Le soir nous allons en boîte de nuit, la première fois que je rentrais dans ce trou à femmes que je disais. J'étais le plus souvent avec un grand noir eurasien, nous étions pendu au flipper. On buvait de la limonade... assis sur les marches de la boîte de nuit en attendant le petit jour...

Un jour que l'on était sur la plage, le soleil dardait, les frères Médrano me lancèrent un défi. «Henri, tu arrives à boire une bouteille de pinard, comme on va aller en Espagne, nous on te la paye», Sur ces mots, les verres furent installés sur le sable, me voilà parti à vider les verres les uns après les autres ; au bout de quelques minutes, je m'endormais saoul sur le sable. Ils sont venus me rechercher vers 17 heures, je vomissais autant que je pouvais.

Malade, la première cuite de ma vie, jamais je me remettrais à boire, ils me reconduisirent à mon bungalow au camp, durant trois jours, je vomissais, de plus ils me mettaient un verre de pinard sous le nez, chaque jour, je crois que depuis ce jour, je n'ai pu avaler un verre de vin. Une désintoxication... à vie.

Le jour du fameux voyage en Espagne, j'étais malade à crever, de ce fait je n'ai pas pu profiter du pari gagné. Merde... quel poisse !

A chaque colonie, ou à chaque camp, que l'on fréquentait, nous étions souvent par 6, 7 voir 9 ensembles. De ce fait il y avait toujours une solidarité, et garder les liens familiaux intacts.

Retour à Semblançay un mois après Narbonne-plage, on reprenait les bonnes habitudes, les mêmes conneries à faire. Mais cette fois avec les Eurasiens de Vouvray. Les balades, c'était plus crevant. La sortie se faisait de plus en plus loin. Lorsque nous revenions au foyer, c'était juste pour mettre les pieds sous la table, il est 19 h. On était crevé... On avait de tout, des pommes, du maïs, des poulets, des œufs... qu'on planquait sous la grotte de la Vierge.

Les jours raccourcissaient, on sentait l'automne arriver à petit pas. Les cueillettes de champignons et les châtaignes, les noix, les raisins, les pommes, que l'on allait volés chez les cultivateurs, sans compter les poulets et les œufs que l'on gobait généralement sur place. C'était la Fédé qui les dédommageait.

L'année scolaire de 1962 - 1965, ma première année de bahut loin du foyer...

Durant ces années, l'argent de poche durant les études était de 45 francs, par trimestre.

Les vacances étaient de 65 Francs par mois.

Cette année là, nous devenions plus exigeant sur notre habillement, nous avons droit à des habits neufs, qu'on allait choisir nous mêmes au magasin Lefroid à tours, complété avec des anciens que les grands avaient déjà portés. Les couleurs devenaient moins criardes.

On m'annonça qu'à la rentrée, j'irais au bahut à Moissac, que j'y retrouverai, Boucard, Ernst, Jean-Pierre Guernier, Michel Kieffer, et mon copain Cocchio.

Les études devant se poursuivre, il devenait difficile de les continuer à Semblançay, et qu'il y avait déjà pas mal de monde dans les collèges à Tours et dans les environs, il fallait faire un choix que la fédé a décidé de faire. Il commençait à avoir pas mal de déchets, certains grands avaient complètement ratés leur entrée dans la vie active... Alors la Fédé n'a pas voulu qu'il y ait davantage.

Nous étions nombreux à faire des grimaces, enfin c'était pour notre bien, disait-il. Comme on avait la perspective de pouvoir durant les vacances revenir au foyer, cela nous soulageait de le savoir. De ce fait nous acceptions dans la perspective de revenir, cela soulageait notre angoisse.

Mais à partir de cette date là, je ne suis jamais revenu au foyer, si ce n'est que pour les grandes vacances. Pour les jouer des colonies de vacances, avec l'Ufcv, Léo Lagrange, Club Med...

Les vacances de la Toussaint, je suis resté au bahut à Moissac, l'Ecole Humbert. Ceux de février et de Pâques, je partais à la montagne avec ceux qui étaient contingentés dans le Sud et Sud-Ouest.

La première année à Moissac, je suis rentré en 6ème, au bout de 3 mois, on me fit changer de classe, je me retrouve en 5ème forcé. Il fallait que je rattrape le retard par rapport à l'âge que j'avais... de toute façon, j'avais une longueur d'avance sur les autres qu'il disait... C'est là que je me suis aperçu que les cours faits avec M. Dada avaient une importance capitale. Je lui en ai souvent remercié, lorsque je revenais à la Source. Je rattrapais facile les cours distillés trois mois avant, lors de la rentrée de cinquième. A la fin de l'année, j'avais rattrapé tout le retard. J'ai comme seconde langue l'anglais, puis l'espagnol en 3ème. Je me débrouillais mieux avec l'espagnol de ce fait j'ai pris celle-ci comme première langue.

Dans cette institution de Moissac, j'ai fumé pour la première fois, Ernst et les autres Français qui faisaient parti de notre groupe, mais plus grand que moi, me persécutaient, obligé de me plier à leur volonté, j'ai continué à fumer pour pouvoir rester avec Ernst et les grands pour y être admis dans le groupe de jeux et sorties. C'était je crois une grosse erreur de ma part, enfin c'était fait. Le mal était consommé, vous connaissez la suite. S'en défaire était une autre histoire... Le malheur des uns ne fait pas forcément le bonheur des autres...

Mes premières vacances à la neige, j'étais avec Marchal, Boucard, Ernst, Dussol... On ne savait pas skier. Les moniteurs nous apprenaient, chasse-neige, conversion, planté du bâton, monter en canard, en escalier. Descendre les premières pentes, souvent sur les fesses. On n'arrivait pas à tenir sur les ski, qui mesuraient plus de 2 mètres, en bois avec des cars en fer sur les deux côtés de la paire, les chaussures en cuir avec des cordelettes attachées aux jambes sur les skis, lors des chutes violents, elles évitaient que les skis dévalent la pente. Les fixations étaient compliquées. Pas comme maintenant avec des arrêts automatiques et des fixations simplifiées.

A la fin nous en avons marre d'attendre les petits Français qui skiaient avec nous, ils avaient peur de tout. Le moniteur nous disait, les viets vous attendaient vos camarades. Après le tire-fesse, on attendait... tellement longtemps, qu'à la fin nous n'attendions plus personne, on skiait entre nous, nous n'avions pas peur, on se prenait des gamelles pas possible, parfois on cassait nos skis. Le soir au chalet, les moniteurs nous engueulaient,

comme d'habitude. On s'en fichait. Les autres jours nous skions tout seul, lorsque l'on s'arrêtait au milieu des descentes, on regardait les vrais skieurs, à force de regarder, nous avons compris comment il fallait faire. A la fin du séjour, on s'arrêtait en «stem», tournait en plantant le bâton, etc... le moniteur s'enorgueillit auprès des autres moniteurs... que c'est grâce à lui, que nous sommes des bons... mais au fond de lui, il savait qu'il n'était pour rien dans les progrès que nous faisons. Le dernier jour, il était même heureux de faire des balades en ski avec nous.

Les vacances à la neige, la première année, c'était à St-Lary dans les Pyrénées. Les autres années c'était toujours à Luchon, Bagnères-de-Luchon, Bigorre et Bagnères-de-Bigorre. Dans ces dernières stations l'équipe à la fin était la même : Camille Sonier, Antoine Voisin, François Ferrandi, Dupont (sauf le dernière année), N'guyen Ti Tsing, Dussol (qui était revenu avec moi la troisième année à Luchon), Marcel Ballon, Georges Gorget, Michel Vincent...

Durant ces trois années au bahut à Moissac, j'ai fais la 5ème, puis la 4ème, enfin la 3ème j'ai gardé un triste souvenir, celui de me faire avoir sur la suite ma carrière future. Je devais passer mon concours pour me présenter à l'école des géomètres à Clermont-Ferrand fin juin, on m'annonça que le concours était annulé, et seuls les notes de toutes l'année étaient pris en compte. Il fallait une moyenne générale de 13. Alors pour vous dire, il ne me restait que le troisième trimestre pour rattraper le retard, puisque durant la reprise scolaire, j'avais accès mes prétentions sur le concours. J'ai fini l'année avec une moyenne de 12.75, quel n'était pas ma déception.

Mme Bourgeac, mon assistante sociale, il faut qu'à la Fédé, chaque enfant avait une assistante sociale attitrée, une fois qu'il a été son foyer natal. Cette assistante sociale suivait l'évolution de chacun et essayait de le diriger du mieux qu'elle peut, son orientation futur dépendait souvent de la finalité du choix.

Mme Bourgeac vint me voir à Moissac. Elle me posa l'ultimatum suivant :

- «La Fédé n'a plus de sous dans ces caisses, on veut bien que tu continues les études, si tu réussis tant mieux, on continuera à te soutenir, si tu as seulement un seul échec dans tes études, la Fédé te coupe les vivres...
- Tu réfléchis et tu me donneras ta réponse dans la semaine à venir par l'intermédiaire du directeur de l'école Humbert.»
- Et je lui ai dit : «l'autre solution c'est quoi».
- Elle répondit : «L'école d'imprimerie à Albi, là nous avons prévu une bourse sur cinq années, avec ou sans réussite». «Avec ce dernier choix, tu es couvert. Sinon c'est l'armée comme dernière solution.»

Pour tout dire, j'ai pris la deuxième solution celui de l'école d'Imprimerie à Albi. Je ne voulais pas faire l'armée....

Vacances 1963, le mois de juillet.

Les vacances durant ces années là, c'étaient avec l'Ufvc à Saint-Cyprien dans les Pyrénées orientales du côté de Montpellier. J'étais avec Ferrandi, Dupont, Gérald, Dussol, Michel Vincent... Sans commentaire, c'était toujours pareils avec les Français... la baston.

Nous commençons à reconnaître les charmes des jeunes filles, sans courir comme d'habitude. Nous étions tellement bien entre nous, et on rigolait tout le temps.

L'anecdote méritait tout de même soulignée, la "rouste" qu'on a mis à un moniteur de colo, celui s'est permis d'abuser de la monitrice des filles qui campait dans le haut du terre-plein de la colonie. Elle était venu nous raconter ses déboires avec cette saloperie. Comme elle connaissait notre façon de voir les choses et que n'avons peur de rien... La cause fut entendue.. un soir avant d'aller se coucher, nous l'attendions devant sa tente, il avait tout de suite compris... à partir de ce jour, il n'a plus emmerder aucune monitrice, malgré ses vingt-quatre ans et sa taille, nous lui sommes tombé dessus à sept. De cette histoire il ne s'en ai jamais vanté.

Vacances 1963, le mois d'août.

Luthi, Salvi, Louis Pierre, etc...

Nous recevions nos feuilles de route, la date du départ, d'arrivée, le temps du séjour. Avec quel camarade etc... Le rendez-vous se faisait à Paris avec les Vouvrayiens. Nous n'avions besoin d'aucun. Nous étions très débrouillards. On prenait le train à Tours, puis arrivés à St-Lazare, nous prenions la gare de Lyon pour Marseille.

Après être passé à la Foefi pour deux ou trois jours, le temps de refaire les valises avec des affaires propres.

Direction la Corse, en Camp itinérant. Nous avons pris le bateau à Marseille, le Napoléon. Un vieux rafiote, qui avait déjà fait la traversée du vietnam en France, je crois.

Durant le trajet nous dormions sur le pont, comme on pouvait. Qu'est-ce qu'on a pu vomir. Malade qu'on était tous. Il faut dire que ce jour là la mer était mauvaise.

Arrivés à Ajaccio, nous sommes pris en charge par les moniteurs de Léo Lagrange. Celui-ci nous expliqua le camp itinérant, les valises vont être emmenées par les cars au lieu d'atterrissage c'est-à-dire à Porto-Vecchio. Où nous resterons une quinzaine de jours. Vous prenez ce qu'il vous faut pour passer une quinzaine de jours à la belle étoile, les sacs à dos sont à votre disposition. Une fois les paquetages effectués, nous prenions le chemin de porto vecchio pour faire la route, chaque équipe avait une carte. Nous traversions les villages, les uns après les autres. Enfin au bout de quelques jours nous atteignons le maquis, par lequel nous devons rejoindre Porto Vecchio.

Durant la montée, le soir tombant, il fallait trouver un coin pour nous reposer, faire un feu, se nourrir et se coucher. Les Français étaient toujours en train de bouder, et derniers. C'était pourtant super. On avait des cloques aux pieds, les épaules en compote, les jambes lourdes. On s'était fait prendre une pluie diluvienne sur la "tronche". Mais nous étions heureux. Vers la fin du parcours, les sacs devenaient plus légers, les provisions se déchargeant petit à petit. On prenait chacun notre tour les sacs les plus lourds. Tandis que les autres s'engueulaient pour savoir qui allait le prendre. Cela nous retardait souvent. Il fallait tout le temps les attendre, ils se chamaillaient tout le long de la route. C'était énervant à la fin. Le camp de Porto était en vu, nous étions accueillis par le directeur. Les rapports étaient remis par les moniteurs qui nous ont accompagné.

A Porto Vecchio, nous avons appris à faire de la voile, avec les vauriens, les caravelles. A la fin du séjour, nous avions des diplômes à passer qui nous étaient remis comme quoi on savait faire de la voile. Une fois que l'on avait nos diplômes, nous pouvions naviguer tout seul sans être accompagné. On allait au large pour faire de la plongée. Nous raminions des nacres. On faisait des colliers avec, les Français nous enviaient, ils y en avaient qui voulaient rester avec notre équipe. On avait un con de moniteur, qui gueulait tout le temps, un jour

nous l'avons pris avec nous pour voguer au large, il avait l'air content sur le coup, comme il gueulait tout le temps, on avait marre de l'entendre, nous avons fait dessaler le vaurien, et sommes rentrés à la nage, il est resté en appelant les autres vauriens copains à la rescousse pour remettre celui-ci sur la coque. Cela a fait du foin au camp. Mais beaucoup rigolait et se foutait de sa tronche, en disant, «tu n'as qu'à être moins sur leur talon, ça ira mieux».

Début septembre, il fallait lever le camp, nous repartions en car jusqu'à l'embarcadère à Ajaccio, où nous avons repris le fameux Napoléon.

Marseille, Paris... St-Pierre-de-Corps enfin Tours.

L'année scolaire de 1965 - 1968, mes dernières années de bahut loin du foyer...

Durant ces années, l'argent de poche pendant les classes était de 45 francs, par trimestre.

Les vacances étaient de 65 Francs par mois.

Semblançay, les préparatifs pour le nouveau bahut à Albi. Ecole St-Jean chez les frères. Le directeur, c'est le père Imbert. Mon professeur d'imprimerie, Marc Farlane.

Trois ans à faire pour avoir le Cap de typographe.

Pendant les années dans ce bahut, il fallait savoir que souvent en hiver, j'étais souvent collé. De ce fait je passais mes samedis et dimanches au chaud en salle de cours.

En été, j'étais souvent dans les premiers.

En math, je gagnais mon argent de poche en faisant les devoirs de math des autres élèves.

Pour aller manger, il fallait faire tous les jours 1.2 km, les réfectoires étaient chez les bonnes sœurs. Le matin on se lavait avec de l'eau froide, il n'y avait pas d'eau chaude. Le dortoir avait 80 lits environ. Le bahut avait des demi-pensionnaire et des externes.

Les cours se déroulaient de la façon suivante. Le matin était réservé au cours normal. L'après-midi c'était la technologie et les travaux pratiques dans les ateliers.

Dans cette école privée, les spécialités en étaient la mécanique générale, la menuiserie, la ferronnerie qui comprenait tourneurs et fraiseurs.

Des coups de pied au cul, c'était pratiquement tous les jours, des coups de règle. Et pour les fugueurs ou ceux qui faisaient le mur la nuit. La baston avec des bâtons. C'était vraiment dur.

3 ans à en chier. Endurer l'internat. heureusement qu'il y avait les vacances de Noël, février, pâques, et les grandes vacances, pour oublier nos instants de solitude, de joies et de galères dans ce bahut pourri. Les frères c'était vraiment dur, comme condition de travail ce n'était pas la joie, du tout !

Il y eut des moments de galère mais j'ai aussi quelques moments de beauté, lors des sorties de week-end prolongés. Nous avons été à Lourdes visiter. un monde très important, je n'ai jamais eu l'occasion de voir tant de malades dans un seul lieu. Il faut avoir vraiment la foi pour certains, pour d'autres un lieu de promenade et de visite. Vraiment immense et tant de beauté dans les monuments, impressionnant également c'était la procession à la grotte. Des queues interminables pour accéder à cette féerie, la contemplation de la Vierge vaut vraiment le détour.

Histoire belge «j'ai vu un monsieur avec son fauteuil roulant, il est ressorti de l'eau avec des roues neuves à sa voiture», un peu de poésie cynique dans tant de souffrance humaine.

D'autres week-end nous avons été visiter Carcassonne la ville fortifiée.

Puis Corde, la ville Cathare avec ses rues pittoresques, tellement étroites, qu'il n'y circule aucune voiture. Un village qui aspire à beaucoup de peintres et d'artistes de toutes sortes, tellement qu'il y règne une sérénité apaisante. Ses boutiques d'artisanat inspirent indubitablement à l'achat de souvenirs. Les livres exposés au devant des vitrines nous interpellent à comprendre la vivacité Cathare.

Il y avait beaucoup de ruines, de murets envahis par les lierres qui couraient de pierre en pierre. Des images qui méritent d'être mis sur du papier photo. Avec la lumière du couchant, il y avait là une beauté extraordinaire. Je crois même que je préfère visiter Corde que Carcassonne, qui pour moi est moins pittoresque.

Durant les vacances scolaires intermédiaires, nous allions dans les Pyrénées, à la station citée plus haut. Toujours les mêmes, nous étions de Mazamet, Toulouse, Castres, Albi.

Tous les frangins étaient là, Ferrandi François, Antoine Voisin, Camille Sonier, Lucien Tilley, Dupont, Vincent, N'guyen Ti Sing Gérald, Gorget, Dussol (une année), Marcel Ballon..

A la veillée, des jeux, des chants... Des danses de bourrées accompagnés par les viols... des gens du pays... Ce qui nous plaisait le plus, les soirées danses on sortait nos disques de Presley, Cliff Richard, West Side Story etc... nous exhibions nos pas de danses, le madison, le rock and roll, au west Side Story, les filles nous applaudissaient. Des liens avec les filles devenaient plus intimes. mais nous n'y attachons pas d'importance, la preuve que nous nous échangeions les filles, qui au début n'acceptaient pas.

Durant les grandes vacances des années dès 1965 et 1966, c'était à Salou en Espagne. Deux années merveilleuses, là vraiment nous commençons à accepter les charmes des filles, surtout des anglaises et des hollandaises... Comme nous sommes toujours livrés à nous, nous faisons ce que nous voulions, les Français étaient souvent jaloux, les rapports qui étaient faits envers nous, on les mettait à la poubelle, comme nous savions que la Fédé était en déconfiture.

La plage... très souvent, les feux de camps sur la plage la nuit avec les anglaises et hollandaises, à la fin du camp, nous nous échangeions nos adresses, pour rien d'ailleurs, nous nous adressions jamais de correspondance dans le courant de l'année. C'était I love you, kiss me please, etc... Nos musiques étaient toujours d'Elvis, Cliff, Everly, Fats, Jerry, Buddy Holly, Ricky Nelson, Rollings Stones... Les chanteurs français, nous n'aimions pas trop, les seuls qui étaient encore acceptés, c'étaient les chaussettes noires, les chats sauvages et Dick Rivers, le reste c'est tarte, pour dire Halliday n'était même pas dans notre vocabulaire. A la fin oh oui, je me rappelle, des airs de Claude François je crois, mais c'était pour faire plaisir aux filles qui étaient avec nous. Deux années merveilleuses... vacances vraiment de rêves.

Après le mois de juillet passé avec Antoine, Ferrandi, Guyon, N'guyen, Dupont..., je suis revenu à Semblançay. Michel et Cherer m'attendaient, nous allions faire les cons au village, et dans les alentours du foyer, pour occuper nos oisivetés.

Nous avons été au magasin «Avam». On rentrait sans un sou on ressortait avec les marchandises, l'argent avec lequel on l'a payé, c'était le leur, on tapait dans la caisse, avant que la gérante nous serve, elle ne savait même pas... et il faut dire qu'elle mettait un temps infini pour venir nous servir. elle nous disait «au-revoir et merci»... Et nous hypocrites que nous sommes, «Au-revoir Madame...!, à la prochaine!...», ce jour-là, nous avions projeté de faire des crêpes au fond du parc..., On avait piqué des ustensiles à la cuisine du foyer.

Comme nous nous embêtons un peu, nous avons demandé à Bernard Vignot de nous donner des jouets pour qu'on occupe le temps libre, nous avons eu un circuit 24, disons très super circuit, l'heure du repas venant, nous n'avons pas entendu la cloche, de ce fait, privé du déjeuner, alors nous sommes allés à la cuisine, mais Bernard interdisait à Mme Gauguin de nous donner à manger, alors nous lui avons dit, si tu ne nous donnes pas la bouffe, on va aller dans les jardins du haut, faire notre marché. Aussitôt nous avons eu notre déjeuner. Qu'est-ce qu'il faut pas faire pour être compris.

Un autre jour, nous avons décidé de visiter les fermes des environs, évidemment la plus proche, était celui de M. Athimont, qui se trouvait sur les hauts de Semblançay, sur la route du grand étang, près du Moulin de Semblançay.

Revenant de la cueillette des œufs de la ferme, nous avons demandé à la cuisine des ustensiles, un saladier, un fouet pour faire une bonne omelette. Michel Bassac, Cherer, et moi-même, nous commençons à mettre les œufs dans le bassin d'évier rempli d'eau pour reconnaître les bons, des mauvais. Il y en avait un qui flottait entre deux eaux, Cherer lui était persuadé qu'il était bon, nous lui disons, mais non, quand il flotte comme ça, c'est pourri ; lui n'écoutant que son ventre, cassa l'œuf, de toute ses forces, s'étant déjà repris à plusieurs reprises, un «boum» terrible résonnant jusqu'au 3ème étage. Il en avait partout, avec Michel on s'était planqué derrière les portes, on avait un pressentiment, heureusement.

L'odeur pestilentielle y dégageait, montait dans toutes les chambres, Bernard Vignot qui travaillait dans son bureau ainsi que Mme Gauguin venaient constater les dégâts et nous engueulaient, vous allez nettoyer toute votre merde, «oh ce n'est pas possible, ils ne savent faire que des conneries, ils n'en ratent pas une, c'est toujours les mêmes». Nous on rigolait, encore aujourd'hui lorsque nous en remémorons cet instant, on rigole. Plus ils gueulaient, plus on rigolait.

Une fois le bas nettoyé, on a mis une bonne bouteille de Javel pour désinfecter l'évier, les armoires, et le sol. Nous sommes montés dans notre chambre au premier étage, Cherer est parti se laver, il prenait la douche tout habillé, et se savonnait avec du marseille ; il nous demandait du shampoing, nous lui répondions qu'il n'y avait que le marseille ; il ne nous crut évidemment pas, «super, une bouteille de shampoing aux œufs, de (Garnier)» s'écria-t-il.

Une fois les vêtements lavés, il s'est mis tout nu, commençait à se masser la tête, il n'avait pas beaucoup de cheveux, super disait-il, et heureux, ça mousse bien disait-il, soudain un cri qui résonne encore dans ma mémoire «ça sent la pisse fermentée, vous êtes dégueullasse, vous aurez pu me le dire», de l'autre côté de la salle de bains, on était mort de rire... on avait mal au ventre... Michel et moi, nous lui avons dit, qu'il n'y avait que du marseille. Mais il ne nous écoutait pas... Cette bouteille de pisse était remplie au 1/3 de shampoings, le reste en composé de pipi.. c'était pour ceux qui nous piquaient toujours nos shampoing... Là c'était Cherer qui s'est fait avoir, pourtant il le savait plus ou moins. On rigole encore dans les chaumières...

Quelques années plus tard, j'ai su qu'il avait épousé la carrière militaire... Je l'ai revu lors de mon mariage à Dieppe... avec les autres Eurasiens de Rouen...

Les conneries se sont succédées tout le long de l'été de cette année là...

.../...

L'année 1967, je suis arrivé un peu tard au foyer de Semblançay, à cause des études, je

n'ai pu quitté le bahut d'Albi plus tôt, les frères nous avaient retenu une semaine supplémentaire, pour nous punir des conneries que l'on faisait durant l'année.

Arrivés vers le 12 juillet, j'ai appris que la Fédé m'a remplacé pour le séjour en Yougoslavie, j'étais mauvais, j'en voulais à Mme Bourgeac, de ne m'avoir pas prévenu du séjour. Du coup on m'a proposé un stage au Creps à Toulouse. Comme je ne voulais pas rester au foyer tout seul, la plupart des autres Eurasiens étaient partis pour d'autres destinations estivales... J'ai donc accepté, j'ai repris le train dans l'autre sens le Creps pour obtenir un diplôme de moniteur de colonies de vacances. J'ai passé avec brio les tests... durant le séjour, j'ai fait la connaissance de deux américaines super sympa., elles étaient là pour parfaire leur français au Creps.

Après ce mois, je suis retourné non à Semblançay, c'était fermé, mais à Vouvray, là pareil, on m'annonce que la Corse devait m'accueillir pour un séjour à Calvi. Quelle n'était pas ma déception, je fus obligé d'accepter de faire une colonie à Montréjeau «Maison d'enfants Notre-Dame». J'ai de ce fait à mon tour, essayé de leur apprendre la vie en communauté, avec des jeux et les sorties en Français et non les jeux en viets... distillant malgré tout quelques bêtises à faire quand il reviendront chez eux...

Le séjour s'est achevé vers la première semaine de septembre... J'ai gagné un peu d'argent heureux malgré d'avoir côtoyé les petits Français sans leur taper dessus pour un oui ou pour un non. Ils m'ont malgré beaucoup manqué, ces gosses, pleurant à grosses larmes lors du départ de Montréjeau.

De retour dans ma Touraine natale, le foyer de Semblançay était encore fermé, c'était Bernard Vignot qui officiait l'intérim en tant que Directeur du Foyer de Vouvray. Nous nous occupions comme d'habitude, la pêche dans des lieux idylliques de la Loire. Les chasses avec les lance-pierres, les chapardages dans les magasins de Vouvray. Les rapines dans les vergers... et les vignes. La piscine de Beaulieu, comme nous étions interdits sur celui de Vouvray, trop d'accidents à cause de notre insouciance caractérisée.

Comme nous avons une petite faim, nous avons été dans la cuisine pendant que le personnel était au repos. nous allons maraudés dans la chambre froide, les copains se sont évanouis dans la nature en entendant les pas dans les escaliers. Bernard était obligé de m'ouvrir la porte de la chambre froide, me prenant la main dans le sac... La porte s'était refermée automatiquement. Devinez la suite... il m'a sermonné vigoureusement... puis me prit dans ses bras et me dit «je t'aime bien Henri, je te considère comme mon garçon, tu vas bientôt être adulte, donne l'exemple aux autres, ne fait plus de bêtises... sur ces paroles réconciliantes, j'ai juré que je serais plus attentif à l'avenir» et je suis descendu à la cuisine avec lui pour avoir ma collation.

Retour à Semblançay, des échanges de souvenirs avec les copains... La valise... le chagrin de les quitter à nouveau. le bahut, une hantise que j'aurai aimé échapper, la vie professionnelle se devait de m'épanouir. Je me parlais à moi-même, «ça ne fait rien, la dernière, du courage».

Ma dernière année d'études fut assurément pris avec beaucoup de sérieux, le CAP devait avoir lieu cette année-là. Durant cette même année, j'ai passé avec brio, le Diplôme du Brevet de Secouriste Nationale, celui du travail ainsi que celui de la Croix Rouge Française...

Durant cette année, un peu plus que les autres années, les distributions des compositions de nos blocs de texte avec les caractères mobiles étaient très vite fait, nous

remettions les lettres dans les "casses" avec une désinvolture qui faisait grincer les dents de plus d'un avec mon copain Charin.

Les heures de colle duraient jusqu'à des deux trois heures du matin, à copier les pages du dictionnaire comme punition. Car les lignes, nous ne les recopions plus, j'avais reventiler la combine pour rédiger les lignes de punitions aux autres camarades... attacher deux ou trois stylos et copier en double ou en triple exemplaires. «Je ne ferai plus de conneries pendant les cours, ni amuser les copains.», deux à trois cents fois.

Les examens devant avoir lieu fin juin, au mois de mai, vers le 15 mai je crois, nous avons déclenché la grève, le directeur ainsi que les pions n'en croyaient pas de leurs yeux, une grève dans un établissement de «curton». Eh oui, la grève a débuté par ma faute... déjà à cette époque, j'avais réussi à faire comprendre aux élèves qu'il fallait être solidaire des écoles publiques, qui venaient nous appeler à rejoindre leur mouvement.

Au 17 mai, l'école a fermé ses portes sauf pour ceux qui voulaient continuer les cours...

Moi avec mes pénates, je suis rentré non plus à Semblançay mais pris le train pour Rouen, capitale de la Normandie.

Dans le courant de cette année 1968, j'avais reçu une lettre de M. Varet me précisant que la plupart des foyers a été vendu, que chacun devait se prendre en charge lui-même, que seul le foyer de Vouvray était encore ouvert pour recueillir les plus fragiles ceux qui n'ont pas pu s'intégrer à la communauté française, et de ce fait affronter la vie professionnelle. Il y avait là-bas une structure provisoire pour guider dans leur démarche, mais la plupart de ceux-là ont galéré longtemps à Tours à la recherche d'un emploi.... etc...

Fin année scolaire 1968-1970,

mes débuts dans la vie active, mes premières années à Rouen Ma première paye : 967 F.

Après l'application des accords de Grenelles, 3 mois plus tard, mon salaire était de 1180 F.

Puis Dieppe et mon mariage... le 31 octobre 1970.

J'ai pris la décision d'y aller à Rouen, parce qu'il y avait Bernard Vignot qui s'est marié entre temps et a délaissé la soutane pour une vie maritale...

Bernard avec qui je n'ai jamais cessé d'être en contact. Qui a accepté de me parrainer dans la vie professionnelle, je suis arrivé chez lui en début du mois de juin, il m'avait trouvé un emploi à l'Imprimerie Rouennaise, rue du Pré de la Bataille.

Je logeais chez lui momentanément, le temps que je puisse ou lui qui puisse me trouver un logement...

Je fus accueilli comme un fils et sa femme me connaissant déjà par les histoires et les péripéties, les photos... que Bernard avait su raconter nos vies, les Eurasiens. elle avait hâte de faire ma connaissance, j'avais la gorge serrée lorsque je suis arrivé chez lui à Rampe Bouvreuil, il tenait une cafétéria pour l'association anti-alcoolique de Rouen et sa région.

Jean-Pierre Bauchain logé à la Faculté de Rouen où il poursuivait ses études de médecine, et venait très souvent chez Bernard et Bernadette pour faire ses devoirs. Félix Taichu qui venait en permission, il effectuait son service militaire à cette époque... Je savais de ce fait que je n'étais pas seul à Rouen.

Je suis allé me présenter à l'Imprimerie le 4 juin 1968, avec Bernard. Les grèves du mois de mai avait laissé leurs empreintes sur les murs de l'Imprimerie Rouennaise.

Je fus incorporer au service Linotypie, ayant comme chef M. Langanay. Dans l'équipe, il avait Mme Massé et Mme Loyal, M. André Prudhomme, M. Loyal André et deux autres dont je n'arrive pas à mettre un nom... il faut dire qu'ils faisaient les quarts et moi la journée... Que l'équipe avec laquelle j'étais bien lotie, c'était celui de Prudhomme, Mme Massé et Loyal.

Les jours passaient, assez vite. Les parties de carte le soir chez Bernard. Je lui racontais ma première semaine à l'imprimerie. Deux semaines plus tard, il me semble, Bernard m'a trouvé une chambre meublée chez les Bonnes Sœurs, rue des Joyeuses...

J'ai pris place dans mes appartements. Austère et strict comme le règlement intérieur... pas le droit d'amener à coucher les copains, ne pas faire de bruit après 22 heures, de ne rien casser, etc... Tout y passait, il y avait tellement d'interdictions que je ne peux toutes les énumérer.

Mon premier moyen de locomotion était un vieux solex sans moteur, pour aller au travail cela aller, mais pour revenir à la demeure, un calvaire, je marchais la plupart du temps à pied, mon solex à la main, la côte était dure à monter. Je m'arrêtais très souvent chez Bernard, pour boire un coup de soda, et surtout discuter avec Bernadette, souvent déjà Bernard était occupé ailleurs, ou bien travaillait dans son bureau situé au dessus de la cafétéria... On rigolait bien avec Bernadette... une complicité y était née, avec son fils Jean-Luc... Les soirées se passaient en jouant aux cartes, en discussions autour des anecdotes de Semblançay, du bahut fréquenté, à chaque souvenir, les rires comblaient le salon. Bernadette disait souvent «vous n'étiez pas des saints... vous étiez des sales garnements... mais ô combien adorables. La télévision on ne la tutoyait pas souvent. Je pense que la télévision était souvent source de repli.

Cette année là, j'ai su que pour beaucoup c'était la galère.

Certains restaient dans leur pension de fortune, leur dernier séjour de bahut, en espérant que les directeurs des centres respectifs leur trouveraient un travail et un lieu pour coucher. Et avec la foi le rêve devenait réalité pour certains.

Ferrandi continuait ses études pour devenir plus tard kinésithérapeute, maintenant ostéopathe.

Nollet a été intégré dans le journal Sud-Est à Bordeaux...

Marcellin a rejoint son frère à Paris. Il est mécanicien avec son frangin.

Pallas et les autres... dont je n'ai jamais eu de nouvelles.

Lucien Tilley qui avait travaillé dans une entreprise de grande technologie à Toulouse pendant quelques années, maintenant à son compte dans la location de voiture...

Durant l'année 1968, il eut Michel Bassac qui est arrivé à Rouen chez Bernard, il venait de finir ses études du côté de Bordeaux, avec son diplôme de dessinateur industriel.

Avec tout ce monde, Bernard et Bernadette, tenant leur cafétéria, avaient parfois du mal à satisfaire les demandes et aider dans la mesure que possible nos démarches.

C'est malgré tout grâce à lui que nous sommes intégrés; et bien installés dans la Région Rouennaise. De cela je suis toujours reconnaissant et redevable, il est devenu avec Bernadette un peu nos parents spirituels, pour moi bien plus que d'autres, ils font partis de moi-même et le seront toujours maman et papa Vignot.

Michel habitait chez une petite vieille à Darnétal, qui avait de bonnes bouteilles de liqueur, qu'on sifflait lorsqu'elle était absente. A côté de la fleuriste dont la patronne était la sœur à Bernadette Vignot.

Vers le mois de septembre, je suis allé acheté ma première mobylette, un caddy... avec mes premiers deniers... Bernard s'est mis cautionnaire pour mon crédit.... Ce fut merveilleux.... vous vous rendez compte une mobylette. Bernadette était contente pour moi...

Je suis resté il me semble trois à quatre mois dans ce lieu strict mais merveilleux malgré tout. Avec tout cette sérénité je pouvais entendre mes rires intérieurs...puis Camille Sonier, ensuite Antoine Voisin et vers la fin Marcel Balon, qui venait d'effectuer son service militaire et venait en perme à Rouen parce que j'y étais installé.

Camille et Antoine avaient trouvé une petite maison à louer, ils hébergeaient de temps en temps Ballon, qui commençait déjà à faire des siennes.

Je faisais tellement le con avec l'arrivée de Camille, les parties de rigolades... les jeunes de la rue de Joyeuses portaient réclamations à la Mère Supérieure, avant de me faire chasser, car déjà Bernadette me disait arrête de faire l'imbécile Henri, tiens toi à carreau, j'ai décidé de quitter les lieux. Bernard et Bernadette, m'ayant trouvé un autre logement chez une petite vieille dans le prolongement de la Rampe Bouvreuil, vers la rue qui redonnait dans le rond-point du boulevard des Belges, à côté des «Oubliettes», inoubliable boîte de nuit....

Chez cette petite vieille, les interdictions étaient nombreuses... Bernadette venait souvent faire mon ménage, et me rendre visite lors des atteintes malades... la plupart du temps des bronchites et des gripes.... Il faut dire qu'à cette époque j'étais maigre. Les repas se prenaient quand j'avais des sous. Dès lors je mangeais assez souvent chez Bernadette... C'était Saïgon pour ne pas dire la maison du Bon Dieu. Ils étaient des parents adorables.

Obligé de quitter les lieux, je me suis retrouvé dans la rue Lecat, perpendiculaire à la rue du Renard. Dans ce studio, je n'ai jamais pu trouvé les wc, je jetais mes besoins par dessus les toits en entr'ouvrant la fenêtre de ma chambre, avec Michel, on rigolait.. Un jour, il a fallu que j'aïlle chez Michel à l'autre bout de Darnétal, pour aller chier... Lorsque qu'il m'a vu arrivé, il a rigolé. Les wc, je les ai découverts, je crois c'était le jour de mon départ pour la rue du Pré de la Bataille, près de l'Imprimerie Rouennaise, lieu de mon travail, les wc se trouvaient dans l'autre aile du bâtiment, descendre et remonter les escaliers de l'immeuble. La galère... enfin je n'en avais plus besoin.

Dans ce studio, les filles venaient souvent, il arrive aussi que ce n'était pas pour moi, mais pour les copains, un lieu idyllique. On se prêtait tellement de chose, pourquoi pas les filles...

Les jours de galères, je faisais la popote sur le chauffage à gaz, que je le renversait pour faire ma cuisine, un jour j'avais laissé un bol rempli de petits pois, il a explosé sous le feu... je ne vous raconte pas la suite... hilarant... Michel n'en pouvait plus...

Il est arrivé des moments où vraiment nous n'avons plus que des bouteilles en consignes à rapporter au magasin pour pouvoir acheter de quoi manger, on se nourrissait simplement de café au lait et du pain durant quelques semaines avec mon autre pote Loïc Legarçon qui travaillait également avec moi à l'IMRO (celui-là a déménagé pour aller épouser une belge à Anvers, en Belgique).

Les balades aux champignons avec Bernard et Bernadette, chez les parents à Bernadette, dans le bois de Saint-Saëns, avec Jean-Pierre Bauchain et Michel Bassac, les trompettes de la mort, foisonnaient dans le bois. En arrivant chez Bernard, Bernadette m'a laissé faire cuire les champignons, un régal, lorsque l'on découvrait les limaces cuites... le fou rire s'installait pour la soirée. On en parle encore dans les chaumières...

Les parties de cartes chez son frère Jean-Pierre... les soirées sangrias... J'ai vraiment eu beaucoup de moments délicieux...

Dans le travail, j'ai également eu des hommes et des femmes qui sont entrés dans ma vie pour m'aider à surmonter certains handicaps, l'insertion dans la vie active tout simplement, M. Langanay en est le pionnier, c'est lui qui m'a vraiment canalisé pour ma carrière future.

Avec des copains du boulot, dont j'ai lié assez rapidement connaissance, parce que d'instinct communicatif, mes potes furent Deschamps, Jacques Lefebvre, Pierrot Thilliez, André Prudhomme, Mme Massé, M. Grignou, M. Anceaume, Mme Loyal, André Loyal (il avait seulement l'homonyme). Avec Jacques Lefebvre, nous avons faits des cents coups...

Des grèves il y en avait eu beaucoup, nous étions toujours partants, les piquets de grèves se faisant devant la boîte, avec Jacques dit Big-Nose, nous étions depuis longtemps hors de portée du conflit, souvent dans la rue Ganterie et la place de la Cathédrale au «Brasserie», me semble-t-il, près de la MJC pour retrouver les frères Chatel, Bing-Bing et Jaco l'homme à la moto.

La "Ganterie" à la fin, fini par nous virer de son établissement, pour se venger, nous lui déversions les poubelles de la rue à l'intérieur de l'établissement. Nous sommes partis en courant, le patron voulait nous frapper avec son nerf de bœuf. Il criait dans la rue «la prochaine fois, je vous recevrai à coup de fusil». Avec le temps, les mois ayant passés, nous avons racheté une conduite... l'autorisation fut remise.

La Brasserie lui recevait tous nos mégots au plafond, à chaque fois que nous finissions nos cigarettes, nous mouillons l'embout correctement, le lançons au plafond, il y en avait plein le plafond. Le barman ainsi que le patron nous engueulaient. Nous étions interdits de séjour durant de longs mois.

Les jours «sans», disons plutôt que nous avons plus d'argent, parce qu'une fois les loyers, impôts, dettes remboursés, après la paye, la première quinzaine passée, nous étions raides, les combines sortaient, j'avais réussi dans un premier temps à fabriquer les tickets de restaurants à la MJC, comme je travaillais à l'Imprimerie, cela était facile.

Un jour j'ai appris que c'était la Rouennaise qui fournissait la MJC, de ce fait j'ai récupéré les planches et j'ai fait des impressions en nombre, pour nos mois de diète. A la fin on finissait par ne plus acheter des tickets de restaurants, avec Michel, nous les revendions parfois. Cela à durer je crois une dizaine de mois. A la fin il changeait de couleur, nous aussi. Ensuite nous n'avons pu les suivre, les tickets devenant comme des tickets de cinéma, et numérotés. Enfin pendant quelques mois cela nous a permis d'avoir du fric pour nos sorties et manger avec les copains à l'œil. Quand celui de la Rive Droite était fermé, nous allions à celui de la Rive Gauche. Que de repas en commun sans bourse déliée n'est-ce pas Michel, Camille et Antoine. De temps en temps, Jean-Pierre venait avec nous.

Avec Big-nose, j'ai vraiment passé des moments merveilleux, de sorties en sorties, on avait, il est vrai écumé pratiquement toutes les boîtes de nuit de la région en passant par le premier les Oubliettes, puis le Big-Ben, le champs des oiseaux, la bohème, le grillon, la pagode, la brocherie, la chaumière, la Bergerie qui se trouvait au Trait, le Palladium à Saint-Adrien, en face le moulin rose, sans compter les bals de campagne, comme ceux d'Alizay, de Gonneville et d'ailleurs.

Celui d'Alizay en plein air sous un chapiteau, où j'ai failli me prendre une tête au

carré, par un grand noir, qui m'avait soulevé de terre, pensant que dans le courant de la nuit j'avais dérouillé son frangin, nous étions allés nous expliquer devant la patronne de la boîte à Alizay. Suite au témoignage de la patronne, il s'excusait avec insistance, en nous offrant de boire un coup avec lui. Ce jour-là j'ai vraiment évité une correction.

Un jour avec Michel, nous avons essayé d'apprendre à Camille de faire du vélo, avec mon Caddy, mis en roue libre sur les bords de Seine. Ce fut hilarant, d'ailleurs il ne sait toujours pas en faire... A l'armée, il était postier et en même temps, il s'occupait de la répartition des repas, il était chef de l'économat... Il était devenu gros le cochon... 51 kg.

Quand il venait en perme, il prenait mes affaires, on avait la même taille et la même carrure. Lui est resté toujours aussi svelte.

Jean-Pierre avait besoin d'une voiture pour faire la navette de l'Université de Mont Saint-Aignan au centre de Rouen, la rampe Bouvreuil, la première voiture était mis à mon nom, avec mes deniers... ainsi que la première assurance... Il était le seul à avoir son permis. Il nous conduisait pour nos sorties, la plupart du temps nous faisons du stop, ça marchait à merveille à l'époque, au rapport d'aujourd'hui. La galère pour les piétons.

Nous allions à l'Université apprendre sous sa bienveillance de Jean-Pierre, durant des mois, il fallait vraiment avoir la patience avec Camille, qui confondait la marche avant et la marche arrière, qu'il a fini par emboutir une bagnole en stationnement. Nous nous enfuyons sans demander notre reste.

Parfois il m'est arrivé d'aller dormir chez Jean-Pierre à l'Université, lorsque nos soirées nous y guidaient. Et que Jean-Pierre était de garde à la station service, devant travailler pour financer ses études..., Il y avait des jours, qu'il était vraiment crevé. Conciliant travail et études... nous lui donnons un coup de main en rédigeant les cours lorsqu'il n'avait pas le temps de le suivre, que les copains lui refilaient afin qu'il ne soit pas trop en retard dans ces notes.

Un soir de 1969, j'ai chopé une maladie vénérienne, une chaude-pisse ancré d'un chancre mou, avec des morpions plein le corps... Au boulot, déjà ce n'était pas marrant, le matin, là où je passais, il arrosait de crésyl. Seul mon copain Big-nose me fréquentait. Pour me soigner je suis allé me faire ausculter par le docteur courage. M'aidant ordonné plusieurs médicaments, principalement des piqûres à faire et des talcs à pulvériser dans mon studio qui était devenu tout blanc, par la poudre de perlin-pinpin. C'était au dispensaire que j'atterrissais pour faire les piqûres par les bonnes sœurs, gentilles, elles essayaient occasionnellement de me consoler de mon malheur. Alors lorsque j'atterrissais chez Jean-Pierre Bauchain, ils m'ont mis sous la douche pour me désinfecter avec du produit genre Mercryl moussant.

Au bout de quelques semaines, j'ai refait les analyses auprès du Docteur Courage, pour savoir si j'en étais guéri. Le diagnostic m'était favorable, je retrouvais le sourire et la joie de vivre, des nouvelles aventures m'attendaient.

Comme dirait Louis Jovet : «la vie est un art, il faut savoir mettre un peu d'art dans sa vie».

Quelque temps plus tard, je sortais avec France, elle habitait à Saint-Nazaire, elle était infirmière au CHU du même lieu, son père un capitaine au long cours, il avait une maison au Croisic, avec un petit bateau de pêche. Je sentais que mon avenir était tracé, j'en fus amoureux fou. Je passais mes week-end chez elle ; d'abord dans son appartement à Saint-Nazaire, ensuite ses parents m'invitaient dans leur deuxième demeure au Croisic pour faire

connaissance.

Pour aller à Saint-Nazaire, il fallait que je demande à Big-nose de me conduire, nous avons été avec sa 4 CV, elle était superbe. Toute noire, avec la plaque d'immatriculation arrière qui tombait tout le temps, avec des numéros faits avec de la craie blanche... Plus d'une fois nous nous sommes faits arrêter par les cognes. «Il faut la plaque arrière sinon vous aurez un P.V. compris.» Bien Monsieur, et nous repartions, il ne l'a jamais changée.

A Saint-Nazaire, nous avons fait les boîtes du coin, avec France, j'étais heureux... On s'aimait. Mais ses parents ne l'entendaient pas ainsi. Moi, je ne possédais rien, même pas de voiture, juste un studio, très certainement minable, etc... etc...

Elle avait un bon parti, une voiture, une bonne situation et des parents assurément riches... Alors dans le courant du mois suivant, après une dernière nuit d'hôtel, elle m'assura qu'elle ferait en sorte afin que ses parents reviennent sur leurs décisions, mais je crois qu'elle a du essayer en vain, les mois suivants je n'ai plus eu de ses nouvelles, malgré mes missives. Et que dans l'entrefaites Big-nose s'était planté avec sa bagnole dans la courbe de la scie à Sauqueville près de Saint-Aubin-sur-Scie. Mes espoirs se sont envolés...

Je me suis recroquevillé sur moi-même ne voulant plus sortir du tout... Les jours suivants, Big-nose essayait de me reconforter, en me disant, ne reste pas tout seul viens avec nous... cela va te changer les idées, de toute façon tu n'es pas obligé de draguer d'autres filles, c'est comme cela que je suis arrivé à Dieppe avec la bande : Bing-Bing, Criquette, Big-nose, Daniel.

C'est à cette date que j'ai commencé à faire la connaissance de la bande de filles dieppoises : Céline, Michel Henry, les filles Godin, Danièle, Françoise et Nicole, Marie-Claude, la grande duduche, Claudine Simon, Monique Douay, chez les garçons il y avait Bernard, Tirelli Alain et d'autres dont les noms m'échappent.

La première rencontre ce fut au Copa Cabana, je suis resté dans le fond tout seul à ruminer toujours ma déception. Les autres fois je commençais à m'investir un peu plus dans le groupe, avec le temps je finis par oublier complètement ma déconvenue. Les peines s'étant estompées, j'y suis arrivé à prendre le dessus... les joies revenaient avec plus d'intensité. J'ai commencé à sortir avec Céline.

Avec les filles de Dieppe, nous avons eu des moments vraiment de joies... les boîtes le samedi soir, nous venions à Dieppe très souvent avec l'Aronde P60, très souvent déglinguée, il y avait à chaque fois quelque chose qui ne marchait pas dans cette bagnole, un jour les essuies-glaces, un autre jour c'étaient les bougies qui sautaient lorsqu'elles étaient chaudes, une autre fois les glaces latérales ne remontaient plus, une autrefois encore les portières il fallait les attacher avec des cordes... Il faut dire qu'elle était vieille et les réparations nous les faisons jamais, elle était toujours en service et la casse, nous n'avions pas le temps d'y aller, on ne pensait qu'aux sorties. C'était notre moyen de locomotion.

Nous mettions dix francs d'essence pour venir et dix pour repartir, parfois nous n'avions plus de ronds pour repartir à Rouen. Les filles faisaient la manche pour nous.

Les sorties c'est Dieppe au Tampico, la Diligence, le Copa Cabana, la Rotonde, le Sea Club, le Casino de Dieppe, ..., en passant par le Pub Club de Saint-Valéry-en-Caux, celui de Yport, du Tréport, etc... de temps à autres on finissait nos soirées à la Cambuse entre les deux ponts du Pollet.

Parfois certains week-end c'était un peu la galère, parce que l'on avait plus de fric. On

s'amusait autrement, ce n'est pas comme aujourd'hui... nos jeunes s'emmerdent ?

Certains week-end la route se faisait à pied du Cabriolet à Janval où habitaient la plupart des filles avec qui l'on sortait, parce que nous n'avons pas de voiture. Le trajet se faisait en stop pour rentrer à Rouen, parfois par le train lorsque nous avions encore des sous.

C'est à cette période là, disons quelques mois ont passé, que j'ai le plaisir d'apercevoir les parents de Monique, ma future épouse, sans le savoir encore.

Certains week-end que je ne passais pas avec mon pote Big-nose, je les passais avec mon copain Jaco, «l'homme à la moto», il habitait la rive gauche à Rouen du côté de la prison.

Un jour nous avons décidé de faire une virée à Houlgate avec Michel, Jean-Pierre, Marcel Ballon, etc... Rendez-vous à Houlgate, chacun devait se démerder pas ses propres moyens. Avec mon pote Jaco, nous commençons à rouler en direction de Houlgate. La moto qui tombe en panne, retour forcé chez lui, il était mauvais, la moto avait des ratés continuellement. Et nous ne pouvions pas prévenir personne. Coûte que coûte, il répara la moto, nous avons repris la route vers 22 h.

Arrivant à Houlgate ne sachant pas où les copains avaient élu domicile, nous décidions de faire les boîtes et curieusement la première en fut la bonne, tout le monde était là, ils avaient commencé sans nous. Vers les 4 heures du matin, fatigués nous nous sommes couchés sur la plage. Michel qui nous a narré, qu'il avait trouvé un coin pour camper génial, s'est en définitive trouvé dans un brouhaha au milieu du camping municipal. Il a fallu qu'il campe en déliant leur bourse. La catastrophe quand les sous en manquent, enfin tout est bien qui finit bien. Le retour, auto-stop dans l'autre sens pour certains, quand à Jaco et moi, nous avons repris la moto. avec nos sacs à dos. Une Honda 350, que de coups de coudes dans le ventre, je prenais à chaque fois que je voulais remettre le sac à dos en place, car avec la vitesse et le vent, le sac descendait. Il fallait bien que je le remonte... Rouen, enfin chez lui, je ne pouvais même plus descendre de la moto, tellement j'avais mal. Il s'en excusait, mais tant pis, on est là c'est le principal. Un bon souper que sa mère nous a préparé, nous n'avons pas demandé notre reste. Comme des masses, la nuit nous a enveloppé.

Durant les années à Rouen, je fus souvent malade, il faut dire que je ne dormais pas beaucoup, après le travail, on sortait avec la bande, on dormait pratiquement n'importe où, un jour chez moi, un autre jour à l'Université chez Jean-Pierre, parfois pas du tout. Je sortais en boîte pratiquement tous les jours, le plus souvent dans la semaine au «Oubliettes», quand nous n'avons pas d'argent, on se cotisait pour l'un rentre, et nous ouvre après 23 h les portes au sous-sol. On s'est fait chopé, parce que Bing-Bing, remontait au premier étage pour voir un copain, qui l'avait demandé. Du coup ils ont mis un cadenas avec une grosse chaîne. Depuis il fallait que l'on paie, c'était 15 F l'entrée. Tous les jours au travail j'arrivais en retard, sauf les quatre premiers mois de mon arrivée dans la boîte.

Dans le dernier studio où j'ai élu domicile, chaque jour mon chef, M. Langanay venait frappé à ma porte pour me réveiller. J'avais un chef super. Seule contre-partie au travail, je devais le faire correctement, et ne jamais être en retard dans l'approvisionnement des prémisses-en-pages, pour les monteurs.

Lorsque j'étais fatigué, je dormais derrière les rangements de galets, j'avais fabriqué un lit avec la complicité de M. Langanay, il disait toujours, je sais bien ce que c'est d'être jeune. Je n'ai jamais eu d'augmentation par rapport à mes retards. Pourtant je fus convoqué moult fois au bureau. Le sous-directeur me faisait souvent la morale. Je lui ai promis de faire

un effort, que je n'ai jamais pu tenir...

M. Leparc, chef des typos m'appelait le «petit voyou», un surnom que j'ai gardé durant mon séjour à la Rouennaise. Il faut dire que je les emmerdais chaque jour... en faisant comme eux, je mettais mes mains dans mes poches et je regardais les salariés travaillaient, et leur disais «allez plus vite, il faut que cela soit finit ce soir, allez, allez !»

Les autres rigolaient, M. Duparc repartait dans la guitoune et grommelait «petit voyou, va», je vais le dire à M. Langanay. René, c'est le prénom de mon chez, me le rapportait en me disant, ne te traîne pas trop de l'autre côté, ils vont me faire des histoires.

Alors après je partais lorsque mes attributions étaient achevées, chez mon copain Big-nose à la fonderie, son travail consistait à fondre le plomb en saumon, coulant dans un moule à cet effet, c'étaient des longues barres de plomb, pesant environ 12 kg, qui permettaient d'alimenter les creusets des linotypes de marques américains, certains étaient de types anglaises. Ils permettaient d'écrire les pages des magazines ou journaux, en forme de lignes blocs.

Il avait souvent la grève à la Rouennaise, pour un oui pour un non, lorsque nos revendications n'étaient pas satisfaites. Nous sommes toujours partant avec mon pote Big-nose...

A chaque occasion, on se tirait dans la ville rejoindre les copains qui étaient à l'époque au chômage, ou encore avaient des boulots précaires, comme porteurs de plis, le plus souvent. Cela leur suffisait, ils avaient beaucoup plus en pourboire qu'en salaire parfois.

Il m'est arrivé quand j'étais malade trop longtemps, je le passais chez bernadette, je jouais aux cartes généralement aux ramis, parfois je regardais les étudiants qui jouaient aux bridges. Je ne comprenais rien à ce jeu, de riche que je supputais. Mais non disait Bernadette, si tu sais jouer, et connaître la règle, c'est un jeu de stratégie merveilleux.

Durant ma coupure lors des sorties avec mon pote big-nose qui lui retournait à Dieppe avec les filles de Janval. Je fréquentais soit la patinoire de Rouen, un lieu idyllique avec Michel et Jean-Pierre Bauchain, assez souvent le soir après le travail, les filles étaient facilement draguables, on leur prenait la main pour les encourager à faire du patin, un verre prit ensemble lors du repos et hop ! C'était dans la poche... Michel disait souvent il est imparable ce Henri, il y arrive tout le temps, mais la plupart du temps je tombais toujours sur des filles qui travaillaient soit dans les chaussures soit dans le chocolat. Il rigolait souvent...

Les sorties au Palladium le dimanche avec notre moyen de locomotion le solex pour Michel et le caddy pour moi, lorsque nous n'avions pas de voiture. C'était délicieux, il y avait souvent des groupes qui se présentaient sur la scène, un jour il y avait même le groupe de Vigon, un ancien viêt... de la Fédé qui y jouait. Nous étions heureux... Le jerk et le rock, les rythmes étaient souvent endiablés, du bon rythme binaire, pas comme aujourd'hui où la techno a pris le pas... avec le rap et l'autre dont je ne me rappelle pas même pas du nom... (musique qui exprime la zone, la galère et la misère des jeunes...) pour peu dire, quelle merde...

Le Champ des Oiseaux c'était le domaine de Danièle et de Jimmy Moreau, sans oublier la Pagode du côté de Notre-Dame-de-Bondeville.

L'année sex machine avec James Brown, Rolling Stone, Chuck Berry, Jerry Lee Lewis, Elvis Presley, Zucchero, Credence Water, Mary Joplin, Led Zeplin, Santana, Léonard Cohen, Bob Dylan, Neil Sedaka, The Equals, The Follies, Rubbet's, Otis Redding, Wilson Picket,

Jimmy Cliff, quelques morceaux des Beatles, Procol Harum, les Bee Gees, Abba, les Platters, parmi les français Johnny, Dutronc, Claude François, Adamo, Eddy Mitchell, Ottawan, Dick Rivers, Micke Brant, etc... Des moments merveilleux.

Lors des événements du référendum de De Gaulle, nous avons été coller des affiches avec les frères Chatel, Philippe et Alain. Colle, décolle, on faisait que cela, en constant bagarre avec les autres colleurs d'affiches des autres partis politiques... A coup de saut de colle parfois, on rentrait souvent dégoulinant nous laver chez Philippe, il habitait la rue Saint-Maur au-dessus de la rampe Bouvreuil.

Quelques mois plus tard, je suis ressorti avec Big-nose, je revenais à Dieppe et retrouvais les filles Nicole, Danièle, Françoise, Duduche, Michel Henry, Claudine, Céline, Monique. Marie-Claude ne sortait plus avec nous.

Nous avons fait un séjour au Pub Club de Saint-Valéry, nous avons loué un chambre pour deux, ou trois, nous nous sommes retrouvés à 11 je crois. Au petit matin, on voulait partir sans bourse déliée, il y a eu Criquette qui voulait aller récupérer son foulard à l'hôtel, il a fallu racler les fonds de poche. «Bordel de merde» qu'on disait. Ce fut une anecdote parmi tant d'autres.

Lors d'une sortie au Pub Club à Saint-Valéry, comme d'habitude, chacun se débrouillait pour le rendez-vous nocturne, les premiers arrivés devaient installer la tente de 4 places dans le camping municipal du lieu, il y avait Michel Bassac, Georges Delisle, Arthur, un petit noir hyper cool, Jaco l'homme à la moto, Camille, etc... Après la soirée vers 4 heures du matin, après la drague, la beuverie ; nous avons regagné le camping pour dormir, les plus fatigués et les plus rapides avaient pris possession de leur sac de couchage, et s'installaient confortablement, quant aux autres les retardataires, comme Camille et Arthur, n'avaient pratiquement plus de place, pour Camille nous sommes pressés les uns contre les autres, mais pour Arthur, il n'y en avait plus, alors nous avons dit que les esclaves noirs dormaient au piquet de la tente pour ne pas qu'il s'envole, la rigolade.

C'était une tente de 4 places et nous sommes sept, en se serrant les uns contre les autres, un odeur de fauve se dégageait, la sueur avec les odeurs des pieds, des chaussures, etc... On rigolait... sans compter les pets qui engendraient les rires et les sorties précipitées pour ne pas être asphyxié..

Au bout d'une heure, le sommeil finit par nous gagner, nous avons dormis jusqu'à midi. Le casse-croûte et les balades dans St-Valéry, enfin le retour en ordre dispersé. Chacun avait regagné ses pénates, en se disant à un autre week-end aussi sympathique.

Vers le mois mars-avril 1970, je crois, Monique me disait qu'elle voulait se marier avec moi... Ses copines qui enchérissaient, ainsi que mon pote Jacques dit Big-nose.

Une autre aventure commence. La naissance d'un couple...